

L'histoire de la "Cité-Jardin du Chemin-Vert" est intimement liée à l'histoire d'une des plus anciennes sociétés de Reims, "Le Foyer Rémois". Elle en constitue même le socle puisqu'au sortir de la première guerre mondiale, elle fut la plus importante opération de reconstruction de la ville. Dirigé avec conviction par son fondateur Georges CHARBONNEAUX, Le Foyer Rémois, alors que la ville peinait à se relever de la ruine, engagea le projet d'édification d'une vaste cité-jardin de plus de 600 maisons, capable d'accueillir une population de plus de 4000 habitants. Le chantier est engagé dès la fin de l'année 1919, au long du Bd Pommery, sur plus de 30 ha.

Jean-Marcel AUBURTIN, architecte et urbaniste réputé, va dessiner là une cité exemplaire. La réalisation est achevée en 1923, un exploit compte-tenu des difficultés rencontrées au long de l'opération. Cette cité-jardin présente la particularité d'être réservée à toutes les familles d'ouvriers et d'employés rémois, à l'unique condition qu'il s'agisse de familles nombreuses (au moins 4 enfants de moins de 16 ans). Ainsi les loyers sont-ils dégressifs selon le nombre d'enfants ; plus il y en a, moins cela coûte ! Chaque maison est spacieuse, lumineuse et bien aérée, un jardin attenant d'environ 300 m² permet de cultiver un potager qui en complément du clapier et du poulailler assure la subsistance de la famille.

Deux édifices majeurs accompagnent les habitants dans leur vie quotidienne : la Maison Commune, centre social et maison de la culture, la Maison de l'Enfance, véritable laboratoire de puériculture auquel va toute la prédilection des dirigeants du Foyer Rémois. Cette vie quasi insulaire que mènent les habitants du quartier est permise par l'installation de 2 petits centres alimentaires. L'école, pouvant accueillir 650 enfants est construite de l'autre côté du boulevard.

Enfin, parachèvement spirituel de la cité-jardin, lieu de culte et de célébration mais aussi lieu de retrouvailles apprécié des habitants de la cité, l'église Saint-Nicaise, est inaugurée le 8 juin 1924. Edifiée sous la direction de J.M. AUBURTIN, elle va accueillir des œuvres majeures des plus grands artistes de l'époque (M. DENIS, R.J. LALIQUE, G. JAULMES, R. de VILLIERS, etc.) et constituer un ensemble décoratif exceptionnel, expression de l'évolution de l'Art Sacré en ce début de siècle.

C'est cet ensemble unique par son homogénéité et par sa préservation jusqu'à nos jours, dans la forme et dans l'esprit, que vous êtes invité(e)s à découvrir en parcourant cet ouvrage.

Au terme de cette découverte, peut-être serez-vous enclin à partager cette pensée que, quelquefois, le "beau génère le bien"...

Visite de l'église Saint-Nicaise et de la Cité-Jardin du Chemin-Vert

Si l'église Saint-Nicaise, propriété du FOYER REMOIS n'est pas ouverte en permanence, elle peut se visiter en adressant une demande sur le site des "Amis de Saint-Nicaise du Chemin-Vert" à l'adresse suivante :

<http://lesamisdesainnicaiseducheminvert.fr>

La cité-jardin du Chemin-Vert peut se parcourir en toute liberté en se souvenant qu'il s'agit d'un patrimoine vivant, animé par ses habitants et dont la visite se doit d'être respectueuse de leur intimité.



Emergence de la question sociale en Europe et naissance de l'urbanisme

A l'origine de la "Révolution Industrielle", l'Angleterre, première puissance économique mondiale au milieu du XIX^{ème}, est amenée à s'interroger sur le traitement social et économique de la "question ouvrière", née d'un exode rural massif qui vide les campagnes et remplit les taudis en ville.

La France n'est pas en retard dans ce domaine, des expériences étant menées dès 1850 à partir des idées de Charles FOURIER, en particulier avec la Société des Cités Ouvrières à Paris ou, plus remarquable encore avec le "Familière" de J.B. GODIN, sans oublier la Chocolaterie MENIER, à Noisiel, à l'est de Paris.

D'Angleterre, à la fin du XIX^{ème}, viendront les concepts inédits de "Cités-Jardins" qui vont éclore à Copley, Port Sunlight ou encore Bournville, à l'initiative d'industriels sensibilisés au mouvement "Arts & Crafts".

Porteurs d'une sensibilité nouvelle, William MORRIS et John RUSKIN souhaitaient œuvrer pour un monde meilleur. Leur mouvement va faire écho aux préoccupations de ces artistes-artisans inquiets devant le progrès et en recherche de nouvelles valeurs dans un contexte de domination britannique mondiale et des mutations rapides des paysages et des sociétés provoqués par la "Révolution industrielle", engendrant une nouvelle organisation sociale.

Ainsi, la période se caractérise-t-elle par une mutation accélérée et angoissante de l'environnement et des rapports sociaux.

La création de richesse s'est faite au détriment de l'environnement : les usines alimentées au charbon rejettent leurs fumées noires dans le ciel de des grandes villes industrielles qui se trouvent envahies par un « smog » presque permanent, créant de nouveaux problèmes de pollution, aggravés par la concentration des usines et des populations ouvrières. Tuberculose et insécurité se propagent, "l'individu" est absorbé par le travail et l'usine.

Le concept de Cité-jardin entend apporter une réponse à cette situation des plus inquiétantes. Il sera théorisé par l'urbaniste Ebenezer HOWARD, lui aussi proche de J. RUSKIN et W. MORRIS.

La volonté d'Howard est de créer un lien faisant la synthèse entre ville et campagne, conservant le meilleur de chacun (illustré par le concept des 3 aimants). Cette réflexion donne naissance à "*Town and Country Planning Association*", (1899 et toujours active et dynamique à ce jour !) première association à caractère environnemental en Angleterre.

La cité-jardin de Letchworth (1903) sera la première réalisation (arch. PAR-

KER & UNWIN) ; elle est considérée comme la première Cité-Jardin au monde. La cité de Welwyn, seconde Cité-Jardin (arch. Louis de Soissons), sera édifiée en 1919.

En France, Georges BENOÎT-LÉVY, titulaire d'une bourse du "Musée Social" visite Bournville, Port Sunlight et Letchworth et publie, en 1904, "La Cité-Jardin" et fonde l'association des Cités-Jardins.

C'est à Draveil, dans l'Essonne, que sera édifiée (1912-1914, arch. Jean WALTER) la première Cité-Jardin, en France, à l'initiative de l'Office Public d'Habitations à Bon Marché.

Quelques dates permettent de mieux comprendre l'essor de la réflexion sur la question sociale qui va aboutir à la réalisation de programmes de logements à bon marché en France.

- 1889 Création de la Société française des HBM (Habitations à Bon Marché) par Jules SIEGFRIED, maire du Havre.
- 1894 Loi SIEGFRIED permettant le prêt de fonds aux sociétés d'HBM.
- 1903 Création de la Société des Cités-jardins par Georges BENOÎT-LÉVY.
- 1906 Loi STRAUSS permettant le financement des HBM par la Caisse des Dépôts et Consignations.
- 1908 Loi RIBOT facilitant l'accession à la petite propriété.
- 1912 Loi BONNEVAY sur la création des Offices d'HBM

On le voit, en moins de 25 ans, la prise de conscience et la mobilisation pour

une amélioration de l'habitat ouvrier ont passablement défriché le terrain.



1912, Création du Foyer Rémois

En 1912, Georges CHARBONNEAUX juge les conditions favorables pour réunir autour de lui patrons, industriels et financiers et créer, avec l'appui conséquent de la Caisse d'Épargne, la première Société d'HBM à Reims avec pour objectif d'accueillir en particulier les familles nombreuses.

Dans sa forme, la création du "Foyer Rémois" tend à se distinguer des autres organismes de logements sociaux, pour la plupart créés par les industriels eux-mêmes pour y loger leurs propres ouvriers. L'objectif du "Foyer Rémois" est de procurer un habitat décent aux familles nombreuses avec de bonnes conditions d'hygiène et préservant l'intimité entre parents et enfants.



Georges CHARBONNEAUX

Georges CHARBONNEAUX y voit là le moyen de favoriser la famille nombreuse, solution pour remédier au déclin de la France qui connaît une forte chute de natalité.

... "tout d'abord, il est urgent que la Société construise, dans divers quartiers de Reims, des maisons salubres divisées en logements assez vastes pour attirer les familles nombreuses" ... tel était le premier postulat sinon le plus urgent que se donnait le futur "Foyer Rémois" dans la notice pour sa constitution du 29 décembre 1911.

Le "Foyer Rémois", constitué le 15 juin 1912 sous le régime de la Loi RIBOT engage très rapidement l'action par l'acquisition de terrains pour l'édification des premières constructions. Lors de la première Assemblée Générale, le 11 mars 1914* après à peine plus de 20 mois écoulés, le bilan est élogieux. Le premier groupe de 20 maisons à bon marché est sorti de terre dans le quartier Cérés, à l'angle de la rue de Thionville et de la rue Boucher de Perthes (Arch. M. Dufay). Il s'agit de constructions en bande regroupant 5 logements. Chaque logement comprend 4 pièces, deux au rez-de-chaussée (cuisine/salle à manger et chambre parents) et deux à l'étage (une pour les garçons, une pour les filles) ; en complément, des water-closet avec tout-à-l'égout et un petit jardin. Ces habitations sont réservées à des familles ayant au moins 4 enfants de moins de 16 ans.

Foyer Rémois et Abri Rémois

A Reims, le patronat de l'industrie textile et du champagne se répartit entre catholiques et protestants. Les deux confessions se retrouvent au sein du "Foyer Rémois" avec une présidence catholique en la personne de Georges CHARBONNEAUX. Dans le même temps et pour aider les familles nombreuses à payer le loyer d'une HBM forcément plus élevé que le prix payé pour un taudis où jusqu'à plus de 6 personnes vivent entassés dans une ou deux pièces, une société philanthropique "L'Abri Rémois", voit le jour et se donne pour but d'apporter un complément de revenus à ces familles.

A titre d'exemple, les loyers prévus pour ces premiers logements HBM sont de: 273F annuel pour une famille de 5 enfants, 260F pour 6 enfants, 247F pour 7 enfants, etc.

L'Abri Rémois qui semble être une initiative de la communauté protestante accorde des subventions pour ... " procurer des logements aussi salubres et spacieux que possible aux familles nombreuses de nationalité française, habitant Reims "...

Le président en est Charles HEIDSIECK, Louise POMMERY et Joseph KRUG en sont vice-présidents, Pierre Van der LINDEN, trésorier ; Georges CHARBONNEAUX est membre du Conseil d'Administration.

Toujours dans le rapport de l'assemblée générale du 11 mars 1914 du Foyer Rémois, il est noté que ... "grâce à la fondation récente de la société de bienfaisance L'Abri Rémois qui a pour but d'améliorer le logement des familles nombreuses en leur payant l'augmentation de loyer nécessitée par le choix d'un logement plus salubre, celles-ci sont assurées dans l'avenir de continuer à bénéficier de la réduction de loyer" ...

On le voit, l'interconnexion entre les deux structures était grande, la complémentarité parfaitement établie.

Dés 1913, ce sont 15 nouveaux logements qui sont lancés en fabrication béton, boulevard Dauphinot.

Vers la Cité-Jardin...

Même si l'enthousiasme des bâtisseurs est bien là et malgré de nombreuses difficultés tant avec la mairie de Reims, pour les équipements de service public, qu'avec les propriétaires (souvent industriels) pour l'acquisition de terrains, le Foyer Rémois et son président ont conscience qu'il faut faire évoluer la conception architecturale et urbanistique de l'habitat social.

Urbanisme ?... le mot est tout neuf ! La S.F.U. (Société Française d'Urbanisme) est née au sein du Musée Social en 1911, à l'initiative de 9 fondateurs dont 7 architectes. Parmi eux, Jean-Marcel AUBURTIN que l'on retrouvera bientôt.

Regards vers l'Angleterre

Au mois de septembre 1912, la Société Française d'Habitations à Bon Marché organise avec le "National Housing and Town Planning Council" une visite des différentes expériences anglaises en matière de cité-jardin. La découverte de sites comme Letchworth ou Port Sunlight va compter dans la stratégie du Foyer rémois pour les projets à venir.

Courant 1913, la décision est prise d'édifier des cités-jardins sur près de 10 hectares à proximité du boulevard Pommery, du boulevard Charles Arnould et de la rue de Brimontel. On s'éloigne dès lors des premières constructions finalement assez conventionnelles dans leur bâti en bande, propre aux cités ouvrières. Seules une quarantaine de maisons (boulevard Charles Arnould et rue de Brimontel) auront le temps de sortir de terre avant le début de la guerre en août 1914.

Il en restera peu de choses à la fin du conflit...



Le projet de cité-jardin peut enfin démarrer...

C'est un chantier de grande ampleur qui démarre fin 1919. L'architecte Jean-Marcel AUBURTIN a dessiné un projet d'urbanisation qui prévoit la réalisation d'environ 600 logements complétés d'équipements sociaux, culturels et économiques sur un peu plus de 30 hectares (+15 hectares prévus pour extension future).

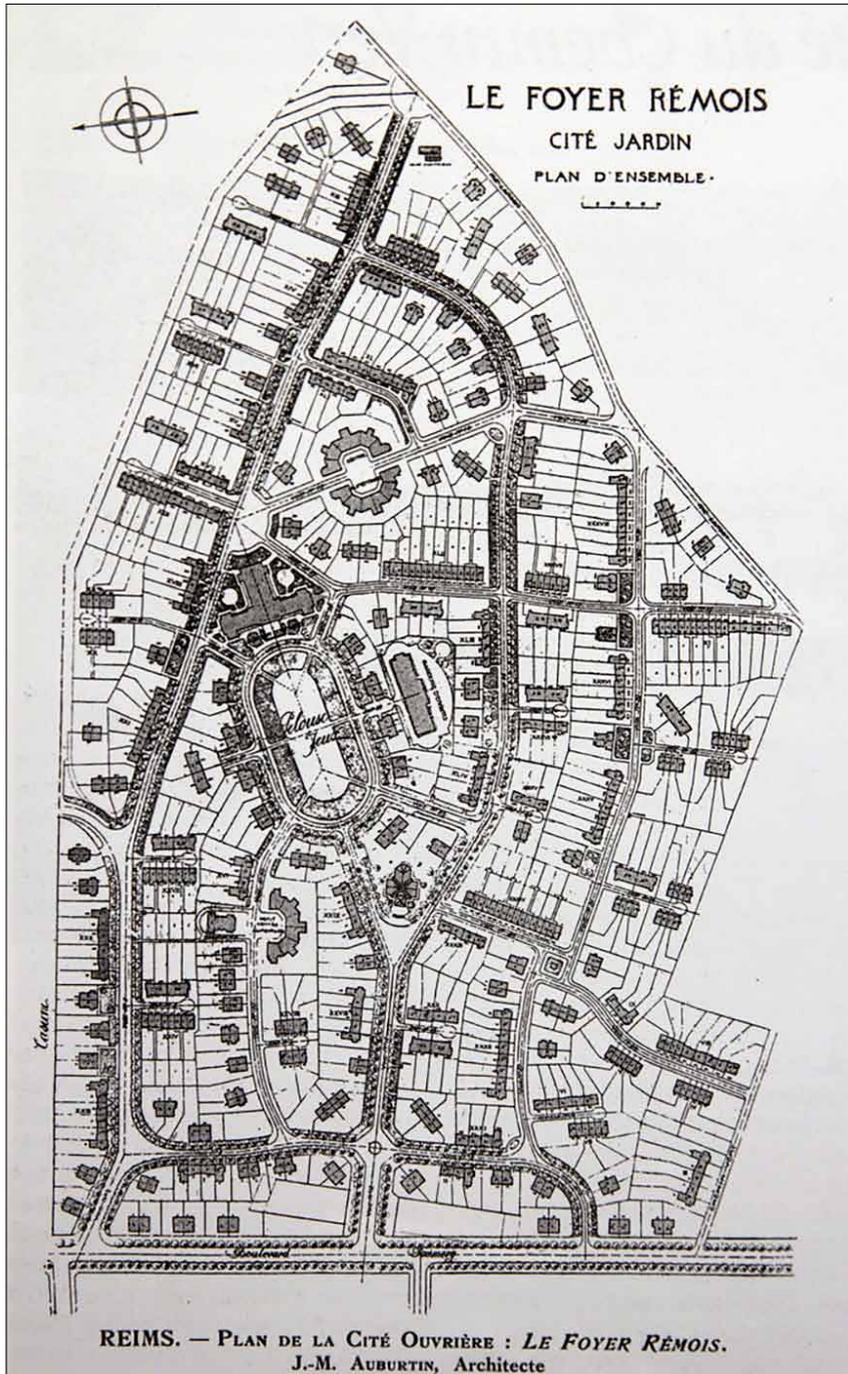
Le dossier du Chemin Vert fait l'objet d'un dépôt le 26 février 1921 ; 4 semaines suffiront pour l'obtention du permis, le 23 mars 1921. Cela illustre bien la situation d'urgence dans laquelle était la ville pour sa reconstruction !

De fait, le lancement du chantier avait été anticipé dès la fin 1920 en lançant les travaux d'infrastructure pour permettre une réalisation rapide du chantier. La ville de Reims est en plein effort de reconstruction, les accès encombrés et difficiles, la gare saturée...

Pour contourner ces contraintes le Foyer Rémois engage la construction d'une voie ferrée de type Decauville sur 16 Km, depuis la gare de Bazancourt et qui se raccorde à une voie intérieure à la cité-jardin, longue de 7 Km pour l'approvisionnement au plus près des constructions.

C'est au début de 1921 que peut vraiment démarrer le chantier. Au programme, 617 logements*, la Maison de l'Enfance et la Maison Commune. L'église Saint-Nicaise, financée en grande partie par des dons privés et par G. CHARBONNEAUX viendra parachever le programme.

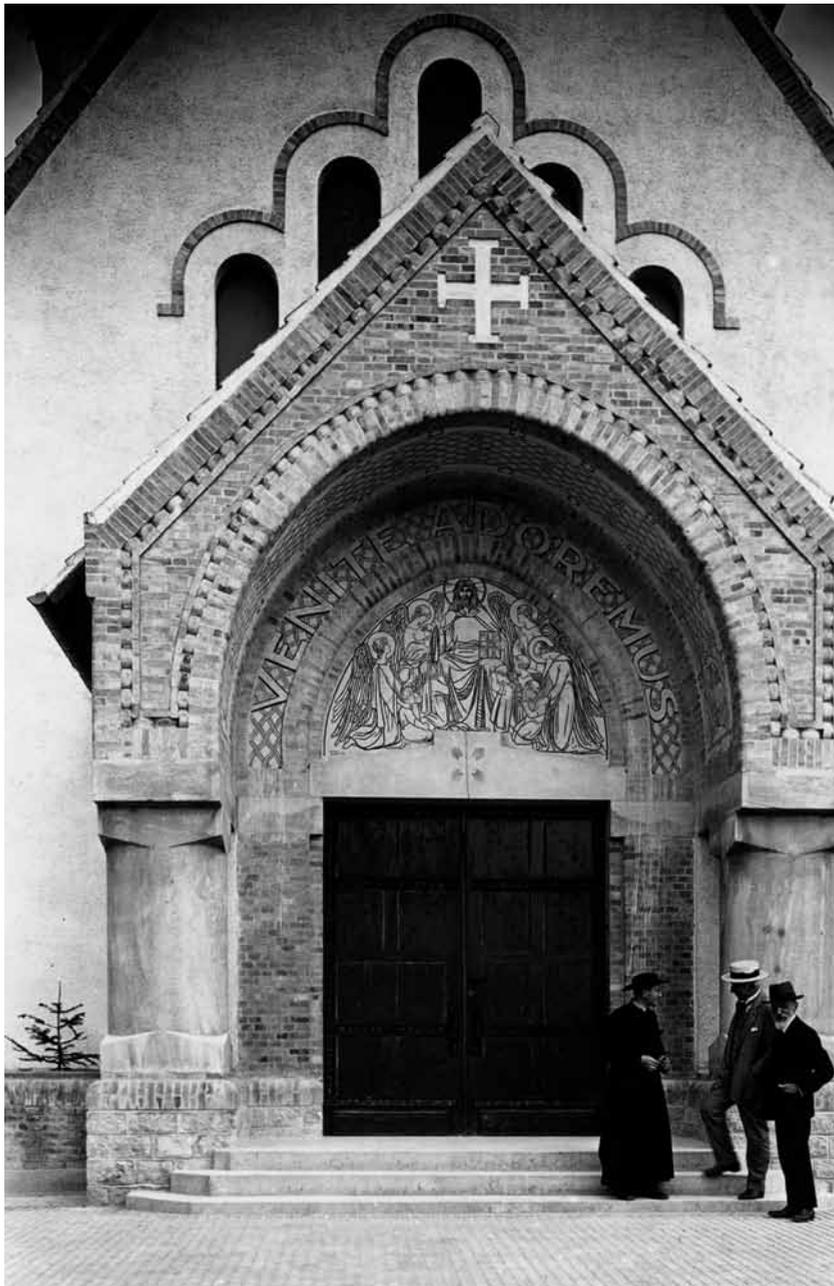




L'église
Saint-Nicaise
du Chemin-Vert



L'église Saint-Nicaise



archives Le Foyer Rémois

Saint-Nicaise, joyau de "l'Art Sacré"

Parachèvement de la cité-jardin, l'église fut bâtie de février 1923 à juin 1924 grâce à la générosité de 250 donateurs ayant répondu à une souscription ouverte auprès des notables de Reims, du soutien financier des artistes à l'œuvre philanthropique et pour une grande part grâce aux moyens financiers de Georges CHARBONNEAUX.

Située dans l'axe d'entrée de la cité-jardin, l'église semble reliée spirituellement à la cathédrale Notre-Dame que l'on découvre dans le prolongement de cet axe. Elle incarne les valeurs du catholicisme social de son fondateur.

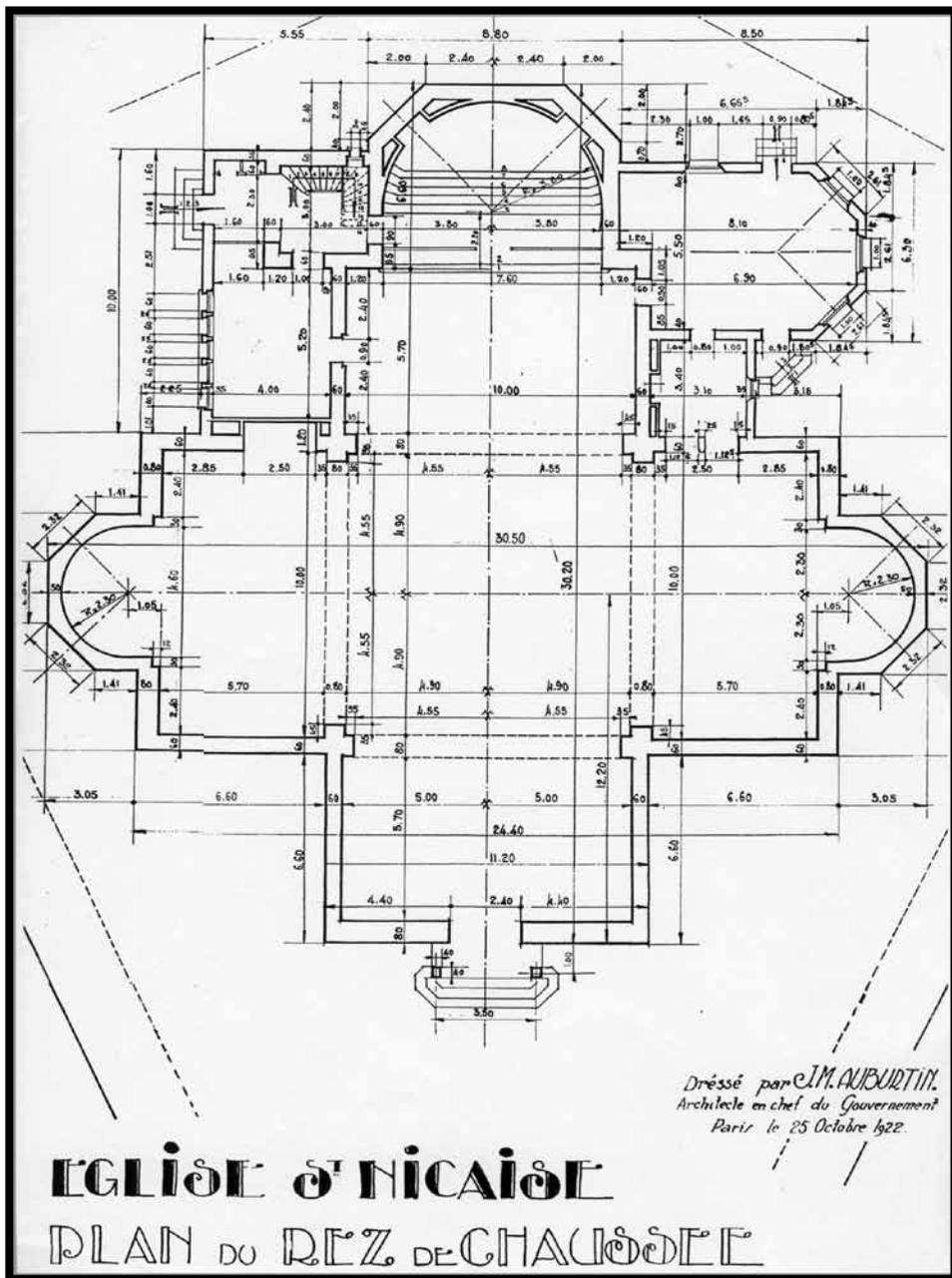
Pour ce faire il va s'appuyer sur un fait, la séparation de l'église et de l'état de 1905 qui libéralise l'idée la construction d'églises, et lui laisse ainsi toute liberté pour créer une architecture et une décoration selon sa propre vision.

Un goût particulier pour les arts et une sincère implication dans la vie culturelle rémoise vont permettre à Georges CHARBONNEAUX de trouver réponses à sa volonté créatrice dans une période où explosent les idées nouvelles.

Cultivant ses amitiés locales avec Paul JAMOT mais aussi parisiennes à travers une communauté fondée en 1909 par Paul REGNAULT, réunissant autour d'un lien catholique d'anciens élèves des Beaux-Arts, Georges CHARBONNEAUX va pouvoir réaliser là un témoignage probant du renouveau de l'Art Sacré.

L'église Saint-Nicaise, édifice de béton armé recouvert d'un enduit de ciment, présente une architecture extérieure simple et massive, en forme de croix grecque lui procurant un aspect massif et solide évoquant les plans de construction des églises romano-byzantine et dont l'inspiration peut être retrouvée à l'église d'Ottmarsheim en Alsace. Une croisée de transept couronnée par une tour-lanterne octogonale et un campanile surmonté d'un coq girouette, un intérieur constitué de deux chapelles latérales avec une abside centrale, un baptistère, un intérieur entièrement décoré par des artistes de renom font de l'ensemble une entité, une véritable création unique marquant l'histoire religieuse du XX^{ème} siècle en France.

L'église Saint-Nicaise fut inaugurée le 8 juin 1924 par Monseigneur Luçon et consacrée par Monseigneur Suhard en 1934, le baptistère venant d'être achevé (tous deux étaient archevêques de Reims).



Le portail

Le porche de l'église ouvre celle-ci de manière monumentale avec une architecture solide prenant appui sur deux colonnes. Un parement de briques de chaque côté d'une solide porte de chêne ferrée supporte le tympan décoré par une œuvre d'Emma Thiollier (1875-1973) traitée en gravure par le sculpteur MALSERT dans le stuc-pierre, donnant l'illusion d'un sgraffite.

Le Christ est représenté en Gloire entouré d'enfants surmonté d'une mention en latin en forts caractères: "venite adoremus" thème d'accueil pour les fidèles de l'église et manière de dire que l'église est ouverte à tous.

Bien centrée sur la partie haute du porche la croix est présente, une croix aux extrémités pattées, importante dans sa forme cruciale, symbole universel et préchrétien, intégrateur et mesurant l'espace et le temps, synthétisant tous les éléments du monde sensible.

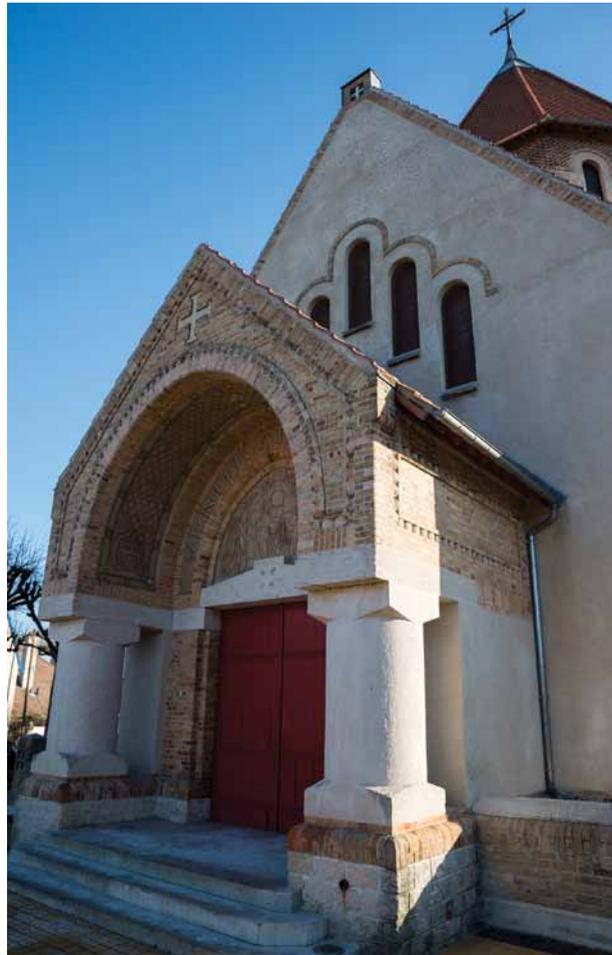
Cette croix est accompagnée de chaque côté du portail d'entrée de deux petites croix grecques, croix aux branches de longueurs égales.

L'église répète sur ses parements extérieurs de nombre de petites croix en ceinture, motif multiplié que l'on retrouvera dans le décor intérieur, participant totalement à l'unicité du lieu. Le choix de la croix grecque semble ne pas avoir été fortuit sachant que, si Saint Nicaise, onzième évêque de Reims (400-407) est le Saint patron de la ville de Reims qu'il défendit en sacrifiant sa vie, son nom, Nicasius en latin est un dérivé du grec niké qui signifie "victoire" ce qui a un sens particulier après la première guerre Mondiale.



Le motif de la croix grecque, omniprésent à Saint-Nicaise

L'église
Saint-Nicaise
du Chemin-Vert



La décoration générale

La décoration intérieure de l'église crée par sa cohérence et son unité un ensemble d'art sacré exceptionnel, représentatif de l'esprit qui anime cette période riche d'influences traditionnelles en confluence avec l'esprit moderniste de cette époque.

Elevé au dessus d'un sol uniforme de granito, l'espace intérieur se pare d'une décoration dans le goût byzantin, d'une richesse que ne laisse pas deviner la sobre architecture extérieure.

Le thème général s'articule autour du rayonnement de l'Esprit Rédempteur et du Baptême.

L'architecte Jean-Marcel AUBURTIN, second Prix de Rome, confie l'ornementation à son ami Gustave JAULMES, fils de pasteur protestant calviniste. Cet artiste français est représentatif du style néo-classique de la période Arts Décoratifs. Architecte puis décorateur, G. JAULMES produit des peintures murales, panneaux, rideaux de scènes, tissus, paravents, céramique, affiches, cartons pour tapisseries. Les paysages et les jardins servent de toile de fond à ses ensembles décoratifs. Décorateur mais aussi peintre, il exécute des tableaux de chevalet pour lesquels il utilise des tons sourds dans une recherche d'atmosphère intimiste. Il sera également illustrateur d'ouvrages.

Artiste majeur, il est relativement méconnu à cause d'une importante production de fresques monumentales malheureusement intransportables. ; en 1902 avec Adrien KARBOWSKY il a peint les fresques de la villa Kérylos (Beaulieu-sur-mer) dans le style Grec antique. Dès 1905 il devient le grand décorateur à la mode : synagogue de Boulogne-Billancourt, Hotel Lutétia, Grand Hôtel d'Evian, Palais de Chaillot. Il vient de terminer le nouveau Temple à Reims lorsque Georges CHARBONNEAUX lui confie la décoration de son bureau-bibliothèque en 1921 et la décoration générale de Saint-Nicaise en 1924. Pour la réalisation de cette commande, il sera assisté d'Henri MENU.

Dans le même temps, Adrien KARBOWSKY, peintre et décorateur, dessinera, dans le style "Art Déco", les motifs au pochoir qui décorent la grande salle des fêtes de la maison commune de la cité du Chemin-vert.

Gustave-Louis JAULMES exécute au dessus du maître-autel, dans l'abside centrale, une importante représentation d'un Christ accueillant" avec barbe et cheveux longs, selon les canons de l'art byzantin. Il est surplombé par l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe émergeant de la nuée céleste.

Dans l'abside en "cul de four" la peinture du Christ s'inscrit dans un rayonnement doré sur fond bleu éclatant, constellé d'étoiles, image de la toute puissance divine, l'ensemble se terminant sur un drapé exécuté en trompe l'œil.

L'église
Saint-Nicaise
du Chemin-Vert





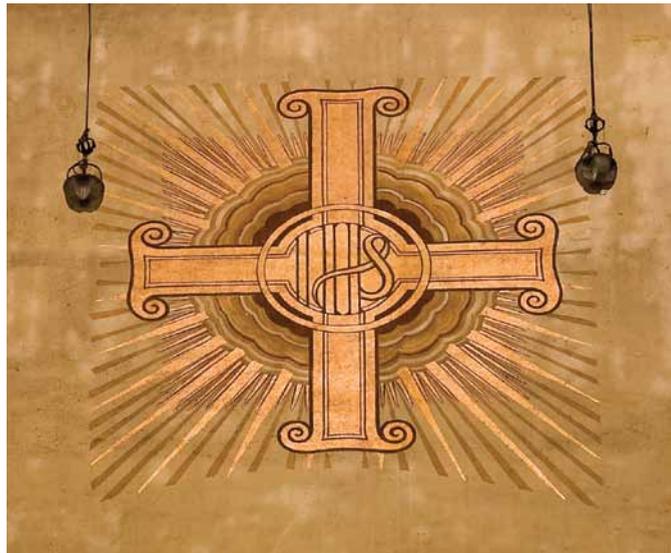
Huit beaux anges tout en élévation viennent s'inscrire dans les voûtes du transept

Cette décoration abondante, chaleureuse et dorée, raffinée et homogène utilise des couleurs chaudes, jaune, beige, brun, or et le bleu outremer pour les poutres et le plafond. Ce décor vient souligner les grandes lignes architecturales du bâtiment.

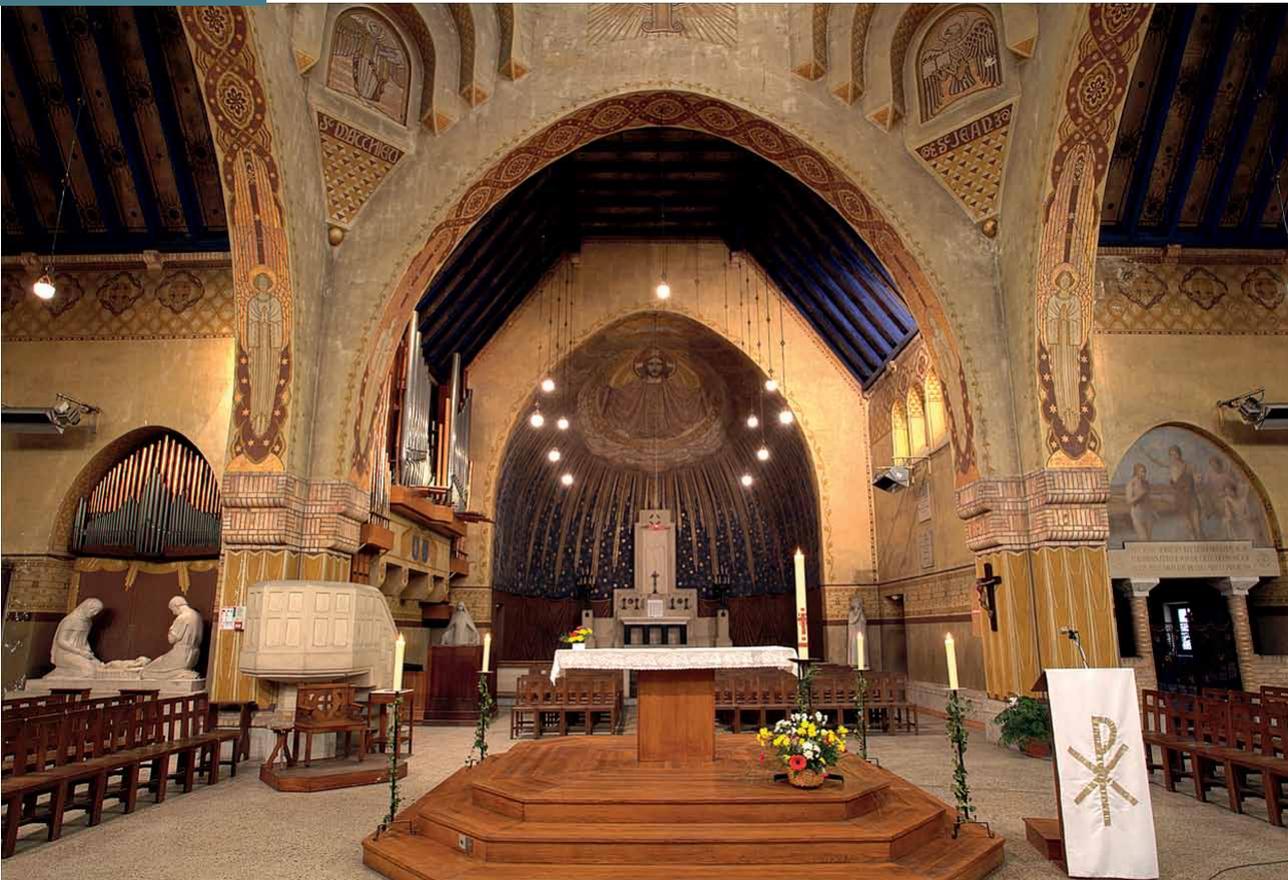
Ainsi les quatre arcs de la tour lanterne se parent de majestueux anges dorés, hiératiques et longilignes, sur des nuages étoilés, donnant un surcroît d'élévation au décor, dans une harmonie convaincante.

Le tétramorphe représentant les Evangélistes : LUC, MATTHIEU, MARC, et JEAN se fond dans l'architecture, soulignant ainsi les trompes de la coupole. Ces représentations sont d'un graphisme simple et moderne, en parfait accord avec la décoration de l'ensemble.

D'importantes croix pattées ornent chacune des parois de la tour-lanterne. En leur centre, on voit le monogramme IHS, abréviation du nom de Jésus en Grec "I H Sous". Les plafonds sont accentués par des poutres peintes de bleu vif réhaussant la monochromie de l'ensemble. L'alliance du bleu et de l'ocre, les différents motifs, l'omniprésence de croix grecques et de cieux étoilés, le soleil, l'attitude hiératique des anges, les damiers brun, les chapelles, tout est là pour faire référence aux églises byzantines.



Motif de croix pattée décorant les parois de la tour-lanterne

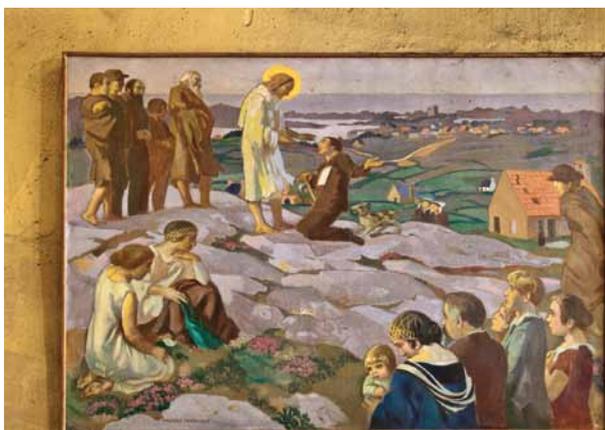
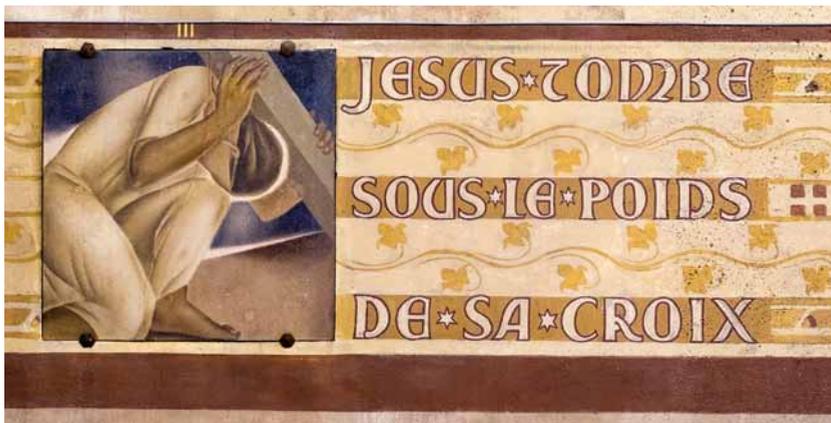


Le Chœur vu depuis le transept



*Le tétramorphe vient se loger dans des alcôves
en soutien de la tour-lanterne*

Tout autour court une frise circulaire ornée de motifs de croix grecques et de feuilles de vigne sur laquelle s'appuient les stations du Chemin de Croix.



Accrochée à droite du maître-autel, une toile de Maurice DENIS représente "la guérison de l'aveugle de Ploumanach". Cette peinture appartenait à monsieur Phillippe CHATELIN, gendre de Georges CHARBONNEAUX ; il en fit don à sa mort.

Un tragique Christ en bois patiné du sculpteur ALLAIRE qui appartenait également à Phillippe CHATELIN orne ce même mur.



Le Maître-Autel

Bien que de création récente, l'église Saint-Nicaise magnifie le "symbolisme dans l'Eglise" tant par le plan (centré) du bâtiment que par sa riche ornementation intérieure. L'autel est le cœur de tout l'édifice.

C'est dans cet ensemble marqué par le symbolisme que Roger de VILLIERS, maître de l'atelier de sculpture des ateliers d'Art Sacré exécute sur le Maître-autel un bas-relief en hommage à Saint NICAISE. Il représente celui-ci portant sa tête en mémoire de l'épisode de sa décapitation. Celui-ci ne voulant pas abandonner les vieillards et ceux qui ne pouvaient se sauver de la cité devant les envahisseurs, fut massacré par les vandales. Il fait partie des saints dits céphalophores : "une fois que les barbares lui eurent coupé la tête, il se saisit de celle-ci et la porta jusqu'au lieu de son tombeau".

Le maître-autel se détache devant le drapé au décor brun en trompe-l'œil, surmonté du Christ accueillant, source du ciel de gloire étoilé qui descend dans un rayonnement doré sur un fond bleu, pour tout envelopper, tout bénir et transfigurer.

Ce bas relief est orné d'une frise portant à ses quatre coins une petite croix grecque, l'ensemble délicatement sculpté est surmonté d'une croix plus importante, motif qui a le plus inspiré les artistes et les symbolistes, le tout dans une facture très moderne. L'autel, simple dalle de pierre blanche élevée au dessus de quatre piliers massifs noirs, constitue avec les différents éléments décoratifs géométriques et l'intégration de chandeliers en fer forgé noir un ensemble architectural très représentatif de l'art déco.



A propos des Nabis

Dès 1888 Maurice DENIS fonde le groupe des Nabis (prophète en hébreu), groupe suscité par Paul SERUSIER. Il rassemble des intellectuels brillants, chefs de file artistiques mais aussi penseurs et théoriciens lucides qui vont s'engager pour le renouveau de l'Art Sacré.

Le symbolisme de Maurice DENIS s'exprime par l'idée d'un art pur où le tableau devient exclusif et indépendant, la couleur et la forme étant les traductions plastiques de pensées et de sentiments. Le symbolisme est une réponse au matérialisme croissant et à la mécanisation de la vie ; c'est aussi une réponse au caractère "sensitif" des impressionnistes.

Les peintres symbolistes insufflent un esprit nouveau qui conduit à la dimension du mystère.

L'imagination, puissance créatrice, doit produire une œuvre d'art décorative, expression artistique à la fois subjective, synthétique, symboliste et idéiste. Pour cela ils s'inspirent à la fois des Egyptiens, des Grecs et des primitifs Italiens. L'aspect décoratif provient de la simplification formelle produite par les aplats, la vitalité des contours, l'arabesque et l'harmonie chromatique des tons purs ou brisés.

Les œuvres des Nabis sont très décoratives. Elles introduisent l'art dans le quotidien, d'où de nombreuses décorations de théâtres et d'hôtels particuliers. Les fresques, par ailleurs leurs offrent cette possibilité de simplification graphique pouvant aller jusqu'au "primitivisme".



Paul SERUSIER



Maurice DENIS

Les chapelles latérales

Georges CHARBONNEAUX est convaincu de l'importance de l'église dans la cité, miroir universel du monde où l'image joue un rôle essentiel. La manière de traiter les thèmes en peinture, tant pour la composition et l'ordonnance des scènes que pour le sentiment artistique a changé avec les époques ; en ce début du XX^e siècle l'art véhiculant des idées renaît avec un retour aux sources religieuses.

Les artistes ne sont que les interprètes de la pensée religieuse : « La composition de images n'est pas laissée à l'initiative des artistes. Elle relève des principes posés par l'Eglise catholique et de la tradition religieuse... L'art seul appartient au peintre, l'ordonnance et la disposition appartiennent aux Pères de l'église. » L'art "sulpicien" de nos églises a fini par tomber en désuétude face à un goût qui évolue dans une société ouverte aux nouvelles connaissances.

C'est donc à un peintre renommé en France et à l'étranger que Georges CHARBONNEAUX va s'adresser en juin 1924 pour lui proposer de décorer les chapelles du transept de saint-Nicaise, artiste dont il a déjà acquis en 1921 deux œuvres : la naissance d'Eve et la Visitation.

Courant 1925, Maurice DENIS propose la réalisation de différents tableaux : l'Annonciation et la Résurrection ou la Nativité et la Crucifixion. Finalement le choix sera : l'Annonciation et la Sainte Famille.

Après un séjour en Italie près de Florence, en compagnie du compositeur Ernest CHAUSSON, Maurice DENIS exprimera ses impressions et ses visions dans un ouvrage et dans la réalisation des toiles destinées aux chapelles nord et sud qu'il entreprend à partir de fin 1925.

Le lieu représenté d'abord est le même : il s'agit de Fiesole en Toscane, avec sa végétation luxuriante, ses cyprès, ses ciels bleus magnifiques. Dans l'Annonciation, la scène se déroule au pied de la colline, alors que la Sainte Famille ouvre sur le fameux panorama que l'on aperçoit depuis les hauteurs. La lumière ensuite est analogue dans les deux tableaux : même impression de crépuscule ; Denis parle lui-même de "soirs mystérieux". Enfin, certains détails se comprennent par leur correspondance entre les deux scènes. Dans l'Annonciation, les deux personnages se situent dans un jardin fleuri, parsemé de lys et de roses, qui symbolisent la Vierge Marie ; en face, le peintre a placé deux pots de fleurs au premier plan à gauche qui contiennent les mêmes fleurs : un rosier et un lys. On retrouve ce thème dans l'œuvre de Denis ; avant la rencontre de l'être aimé ou du moins avant l'union, scellée par la naissance d'un enfant, on cueille les fleurs de la vie, alors qu'après le mariage, on cultive ensemble son jardin, en construisant la famille.

La chapelle latérale gauche (nord)

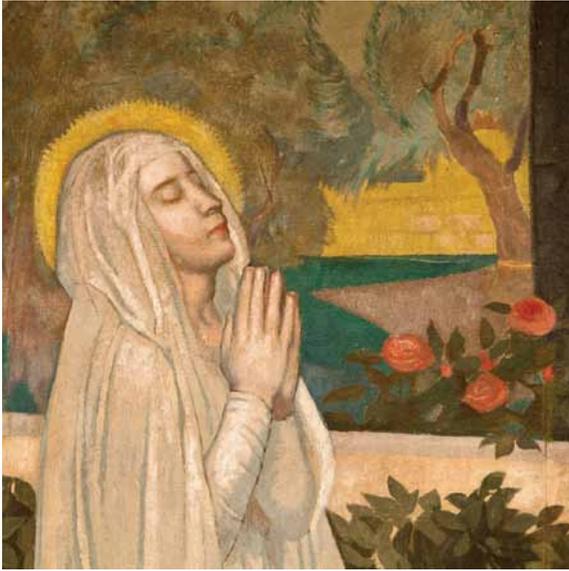
Marie porte une robe blanche couvrant la tête, identique dans les deux tableaux, ce qui montre la continuité entre ces deux "saisons de la vie".

Marie, les yeux fermés le visage vers le ciel, les mains jointes en prière, se tient à genoux au milieu d'un jardin clos. L'ange porteur du message – en tenue de diacre, – est debout, à la lisière du jardin ; Denis le place à l'extrême bord pour signifier qu'il est en train d'arriver. Deux grands arbres encadrent ce jardin parsemé de roses et de trois pieds de lys qui symbolisent la triple virginité de Marie, avant, pendant et après la naissance de Jésus. A l'arrière-plan, on aperçoit la silhouette d'une forteresse, juchée sur un rocher qui semble inaccessible, comme la jeune fille. Le premier plan – espace sacré où se manifeste le divin – et l'arrière-plan sont séparés symboliquement par un petit muret ou chemin clair, thème récurrent chez Denis.

Ce tableau respire le silence et le recueillement, par son dépouillement et par la distance entre les deux personnages qui sont comme immobilisés.



Le marouflage a lieu entre le 17 juin et le 10 juillet 1926. Les encadrements des scènes par les litanies peintes à l'or sur fond bleu sont exécutés ensuite par ses élèves.



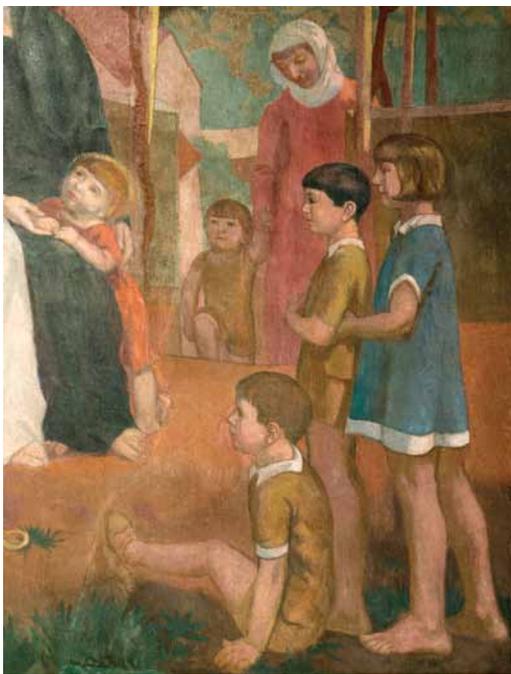
Les fleurs sont en terre

La chapelle latérale droite (sud)

La composition, plus dense, montre une famille nombreuse. En plus de ses parents, l'Enfant Jésus est entouré de sa grand-mère sainte Anne, de sa tante sainte Elisabeth accompagnée de son fils Jean-Baptiste, mais aussi de nombreux cousins, qui sont ici des portraits des petits enfants de Georges CHARBONNEAUX. Au fond à droite, montant les marches, Jeanne CHATELIN, unique fille de Georges et Marguerite CHARBONNEAUX et épouse du Docteur Philippe CHATELIN, tient la main de son dernier né Noël ; ses frères et soeurs occupent le premier plan : debout à droite, Christine l'aînée et François, Yves étant assis au sol. Le peintre représente, comme il était de coutume, la famille du donateur pour lui rendre hommage. Maurice DENIS introduit également, comme souvent dans son œuvre, des portraits de membres de sa famille ; sainte Elisabeth est sa seconde épouse Lisbeth et saint Jean-Baptiste a les traits de son fils Baptiste.



La présence de personnages du temps présent (les enfants) rend la scène plus actuelle. Maurice DENIS souhaite privilégier un rapport plus direct avec les fidèles qui se reconnaissent ici. Il ajoute des détails très concrets, l'établi, les outils et les copeaux de bois rappelant que Joseph était charpentier, valorisant ainsi le travail manuel auprès des ouvriers de la cité. C'est un biais pour rendre le Christ familier et proche, en faisant comprendre aux habitants que leurs familles ne sont pas différentes de la sienne. Une treille chargée de vigne, fait référence au psaume 127 "... Ta femme sera dans ta maison comme une vigne généreuse, et tes fils, autour de la table, comme des plants d'olivier." et assure la transition entre les personnages au premier plan et l'arrière plan paysager



La famille CHATELIN



Les outils du charpentier



Les fleurs sont en pot...



Sainte Anne, mère de Marie



Le Baptistère

En 1933 Georges CHARBONNEAUX quelques semaines avant sa mort commande à M. Denis la décoration du baptistère, ce qui constituera le point final de la décoration de l'église

Ce projet plait beaucoup à l'artiste qui imagine l'ambiance qu'il veut donner au décor : "cette pouponnière sacrée devrait être d'un ton délicat, frais et accueillant ; je l'entrevois comme une oasis à travers les figures austères de ma Pentecôte..."

A cette même époque, Maurice DENIS. travaille au décor de l'église du Saint-Esprit à Paris.

S'adressant au Père Couturier, il confie : "ce petit baptistère me plait, je voudrais faire ce que Monet rêvait pour ses nénuphars, une pièce d'eau, qu'en entrant, on comprenne la noblesse biblique et évangélique de l'eau et la douceur de l'eau comme signe de la Rédemption ...".

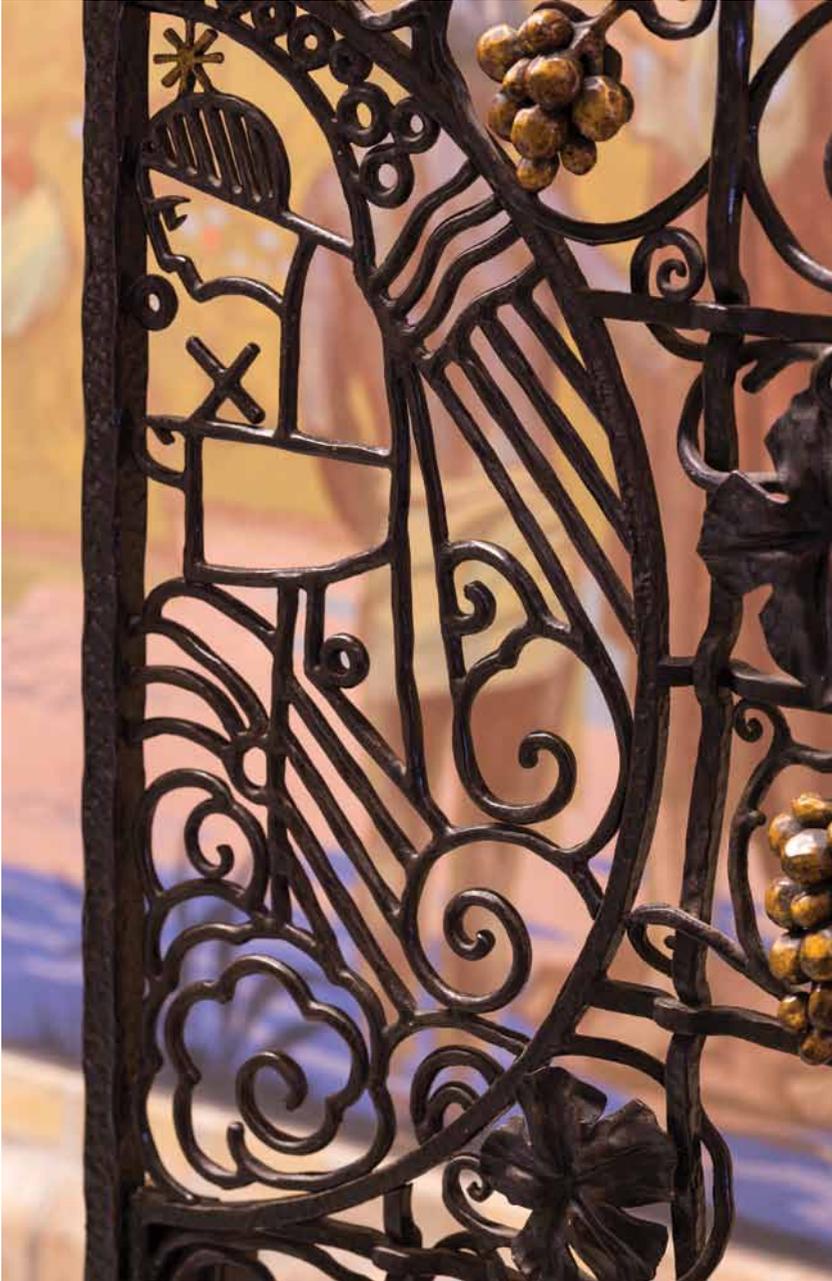


Evocation du psaume 42

M. DENIS envisage de travailler sur place et d'employer le stic B ; "tous les bons entrepreneurs sont au courant du stic B ; ce sont 3 couches d'enduit pierre, peinture spéciale toute préparée qu'il faut étendre sur les murs. Pas de pinceaux spéciaux, les couches sèchent très vite mais il est essentiel que l'enduit pierre soit poché c'est à dire comme peint au pochoir de façon à produire un grain demi-fin pour mieux faire vibrer les couleurs ; la matière est bien plus belle..."

Les supports sont prêts en septembre 1934. M. DENIS travaille sur place durant un mois (15 octobre - 13 novembre) accompagné de son fidèle assistant Albert MARTINE. Les conditions de travail sont bonnes, pas un bruit, un silence monacal ; l'artiste semble confiant malgré les réserves dont il fait part à son ami G. DESVALLIÈRES : "je me débats avec mon petit baptistère où je crois que j'ai mis trop de choses, trop de bleu ciel ; plus je vieillis plus je souffre de mes infirmités artistiques..."

L'eau étant au cœur du sacrement du Baptême, Maurice DENIS. représente les principales scènes où elle est présente dans l'Ancien et le Nouveau Testament.



Grille d'entrée du baptistère



Mur nord du baptistère

Traduction du texte latin courant en haut du mur de gauche:

“du paradis, une source s’écoule en quatre fleuves, l’esprit impur s’éloigne au loin”, et dans la partie semi-circulaire : “voici les jeunes agneaux, qui portent la nouvelle alléluia, ils vinrent naguère aux fontaines débordantes de clarté alleluia”.

Le mur nord est couronné par le jardin d'Eden, Adam et Eve au paradis, tel que décrit dans la Genèse. S'abreuvant à l'eau vive, des cerfs encadrent la scène au premier plan ; Maurice DENIS emploie ici un motif symbolique courant, celui du catéchumène qui aspire ardemment au baptême (psaume 42 "Comme un cerf altéré cherche l'eau vive, ainsi mon âme te cherche toi, mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu, le Dieu vivant ; quand pourrai-je m'avancer, paraître face à Dieu ? "

La niche au centre est occupée par le baptême du Christ, qui se présente dans la position qui sera la sienne sur la Croix, signe du sacrifice à venir, mais aussi de la Résurrection. Devant, un ange accueille des jeunes filles baptisées. Les eaux du Déluge occupent le mur de fond. On voit à droite flotter l'arche de Noé, alors que le corbeau et la colombe volent vers la terre.



Traduction du texte latin courant en haut du mur de fond :

"Dieu qui annonce la régénération par l'effusion du déluge / Dieu dont l'esprit est porté au-dessus des eaux

L'église Saint-Nicaise du Chemin-Vert

Le désert s'étend sur le mur Sud. A gauche, la marche du peuple d'Israël est dominée par Moïse et les eaux de Meriba au moment du jaillissement de la source d'eau vive du rocher, où tous peuvent venir se désaltérer.

A droite de la fenêtre, Jésus enseigne au lac de Tibériade. On aperçoit dans un arrière-plan tout à fait réaliste, la mer de Kinnereth, associée à de nombreux épisodes de la vie de Jésus.



Au premier plan enfin, M. DENIS illustre le prolongement de la vie du Christ dans les Actes des Apôtres : ici Philippe baptise un eunuque Ethiopien. Si chaque mur présente une composition autonome, la cohérence d'ensemble est assurée par l'unité de thème, et par les inscriptions latines qui courent en haut des murs, très importantes pour comprendre le sens du décor.



Traduction du texte latin courant en haut du mur de droite :

“et le peuple ayant soif fit jaillir de l'eau de la pierre / de même instruisiez tous les peuples en les baptisant au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit”.

Maurice DENIS crée un cadre presque illusionniste autour de la cuve baptismale pour suggérer l'immersion dans l'eau ; il ouvre l'espace réduit du baptistère en créant des effets perspectifs sur les murs latéraux. Le traitement de l'eau, à l'effet japonisant, est particulièrement réussi. Malgré un programme dense, Maurice DENIS ne fait pas de découpage dans ses compositions, il habille entièrement les murs ; ainsi du décor dans la niche qui continue celui du reste du mur, ou de l'arbre accolé à la fenêtre. Les bleus (de l'eau et du ciel) qui se répondent, ont tout envahi, associé au rose et en contrepoint du vert de la végétation luxuriante. L'impression dominante est chaude, voire tropicale, parce qu'humide et emplie de soleil. Ce cycle d'eau paraît comme l'un des ensembles décoratifs les plus réussis de Maurice DENIS au cours de l'entre-deux-guerres.

La fresque est signée en bas à droite datée: Maurice Denis nov. 1934.

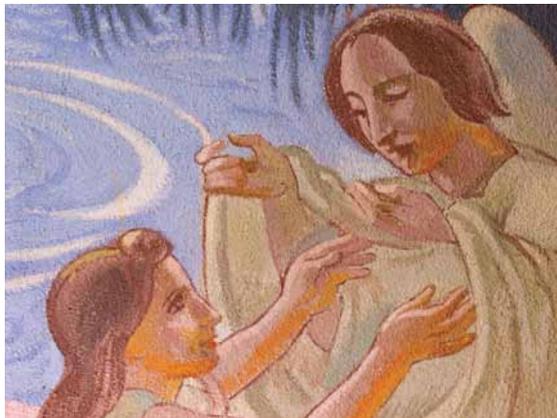
source des textes: Fabienne STAHL, Père Arnaud Toury



Un des charmants petits
angelots qui décorent le
plafond du baptistère



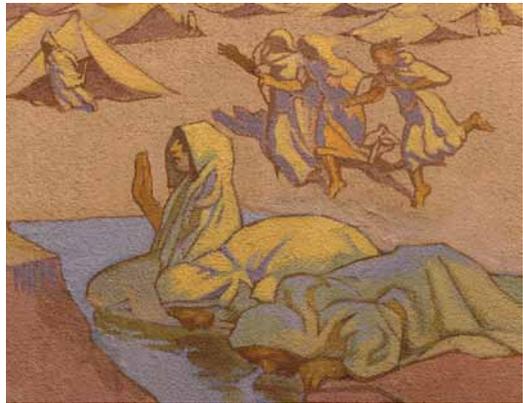
Adam & Eve
au paradis
terrestre



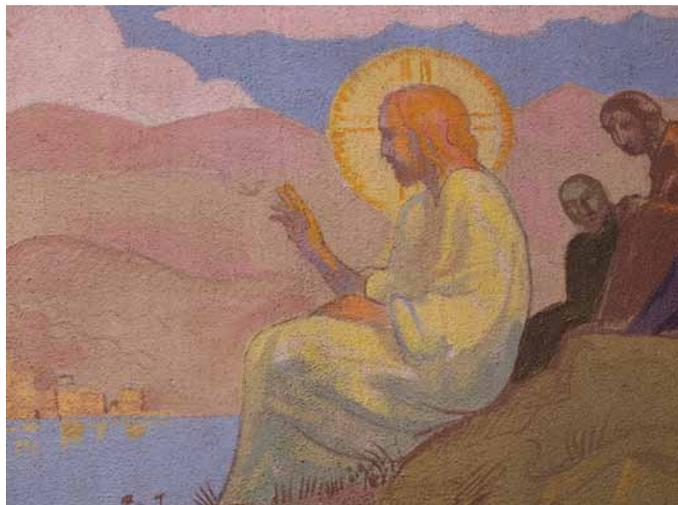
Les jeunes filles et
l'Ange (détail)



*Moïse et le peuple
d'Israël assoifé dans
le désert (détails)*



*Le baptême de l'eunuque
éthiopien par Philippe
(détail)*



*Jésus au lac de Tibériade
(détail)*

Le s fonts baptismaux

Les fonts baptismaux occupent le centre du baptistère. Les sculptures d'Edouard SEDIEY, artiste rémois renommé, présentes sur chaque face de la cuve, représentent un visage d'angelot orné de deux petites ailes. Une attitude légèrement différenciée les distingue. Les fonts sont recouverts par un important couvercle de métal martelé provenant des ateliers BERGER-BOGARD.

Le baptistère est clos par une ferronnerie s'appuyant sur deux colonnes de briques entrelacées d'or. Deux battants surmontés d'une croix noire et or, rehaussés de grappes de raisins et de petites étoiles dorées, agissent en filigrane symbolisant le passage et l'accueil de l'enfant à l'église.

Au fond du baptistère une porte permettait d'accéder à celui-ci depuis l'extérieur ; l'enfant, alors baptisé, pouvait pénétrer dans l'église.



Le tympan du Baptistère

Georges CHARBONNEAUX ayant apprécié la facture de ses réalisations souhaita qu'Ernest LAURENT (1859-1929) décore le tympan de l'entrée du baptistère. Il peint le "Baptême du Christ" dans un esprit post-symboliste. Il s'agit en effet de "vêtir" l'idée d'une forme sensible. Les symbolistes ne peignent pas fidèlement l'objet, contrairement aux naturalistes, mais recherchent une impression, une sensation, qui évoque un monde idéal et privilégie l'expression des états d'âmes. Les symboles permettent d'atteindre la réalité supérieure de la sensibilité.

Sur la poutre qui supporte le tympan est gravée du texte suivant :

"ED VIDIT SPIRITUM DEI DESCENDENTEM SICUT COLUMBAM ET ECCE VOX DE CARLIS DICENS/ HIC EST FILIUS MEUS DILECTUD IN QUO MIL COMPLACUM".

"Et (Jésus) il vit l'esprit de Dieu descendant sous la forme d'une colombe et voici qu'une voix venue du ciel dit : celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute ma complaisance". Évangile selon saint Matthieu III-16.

Le texte, en lettres dorées, est encadré, à gauche et à droite, de deux chrismes, monogramme du Christ, inscrit dans un cercle, accompagné de l'alpha et de l'oméga.

Entrée du baptistère



Les fonts baptismaux



Ernest LAURENT fut élève d'Henri LEHMANN et compagnon d'artistes comme SEURAT et Le SIDANER. Il obtint le Prix de Rome en 1889 pour une œuvre intitulée "Le Christ et le paralytique". Membre de l'Académie des Beaux-Arts à partir de 1919 et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, cet artiste sensible s'inscrit entre impressionnisme et pointillisme par un rendu intimiste et poétique.



Le "Baptême du Christ" œuvre d'Ernest Laurent qui orne le tympan du baptistère

Le Chemin de Croix



Georges CHARBONNEAUX demande à Jean BERQUE en 1923 de réaliser un Chemin de Croix pour Saint Nicaise. Pour méditer son oeuvre, celui-ci voyage ; il va en Italie découvrir Fra Angélique (XV^{ème} siècle). Il rencontrera dans le midi, Dunoyer de SEGONZAC et à Banyuls-sur-Mer Aristide MAILLOL le sculpteur adepte des formes épanouies. Dans un premier temps, ses projets seront contestés par l'architecte AUBURTIN qui souhaitait apporter ses propres conceptions. Jean BERQUE sera finalement soutenu par CHARBONNEAUX et exécutera, à l'huile, sur plaques de fibrociment les 14 stations de la Passion qui sont disposées dans le sens des aiguilles d'une montre, à partir de la droite du baptistère.

Il s'agit d'une œuvre de jeunesse de l'artiste, alors âgé de 27 ans et élève des Nabis.

Sa peinture s'inspire de ses maîtres (Maurice DENIS théoricien profondément croyant, Paul SERUSIER et Félix VALLOTON) dans un registre très personnel.

Préalablement, Jean BERQUE avait exécuté également un tondo pour décorer la chapelle en bois provisoire édifée sur le chantier de la cité-jardin pendant la durée des travaux. Cette peinture marouflée sera conservée pour être au revers de la porte principale. Elle représente une Vierge à l'Enfant au nimbe crucifère. Le regard est profond comme irradié par une foi intense..

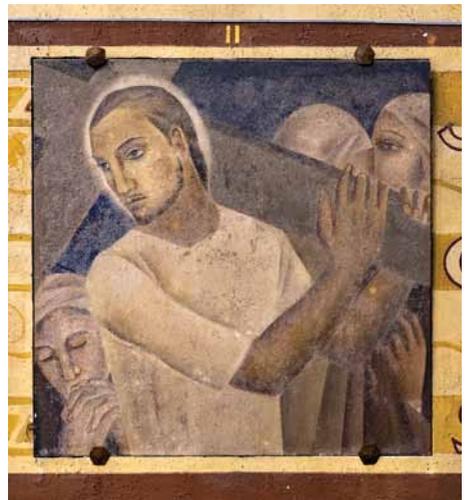
La vierge à l'enfant est entourée de l'évocation de la ville de Nazareth, de la fuite en Egypte, la nativité, Jésus prêchant au mont des oliviers et Jérusalem.

Les caractères généraux de ce tondo sont traités dans le "goût italien" mais de façon très moderne pour certains éléments dont la main tenant les jambes de l'enfant. Cette peinture est en harmonie totale avec le thème général symboliste de l'église mais en contraste total avec le traitement artistique de son Chemin de Croix. Le personnage en bas à droite est Paul SÉRUSIER, son professeur et maître à l'Académie RANSON.

Le Chemin de Croix que réalise Jean BERQUE est sobrement dessiné sur un fond de camaïeux de bleus et d'ocres ; une manière volontairement simplifiée, décorative, symboliste, presque archaïsante où les formes sont dépourvues de modelé.



Le tondo de la chapelle provisoire



Station I | Station II
Jésus est condamné à mort | *Jésus porte sa croix*

C'est une œuvre d'une sensibilité très nouvelle, dans son graphisme d'inspiration religieuse, par la mise en valeur des personnages avec un cadrage serré exerçant une grande puissance émotionnelle, sans aucune connotation de lieux ou d'époque.

Un christ atypique, jeune, presque imberbe, aux cheveux longs, représenté dans une absence totale de violence, dont l'absence de couronne d'épine entraînera une polémique avec le curé, obligeant Jean Berque à consulter la nonciature. Avec l'accord de Georges CHARBONNEAUX il terminera son oeuvre fin 1924.

Très remarqué ce Chemin de Croix fera l'objet de nombreux articles dans la presse internationale.

A propos de Jean BERQUE (1896-1954)

Jean Berque, fils de vigneron (champagne Irroy) est un proche de la famille CHARBONNEAUX. Marguerite PIERRARD, sa mère est musicienne. Sa soeur aînée Andrée, sculpteur, grande amie de Jeanne CHARBONNEAUX sera témoin à son mariage .

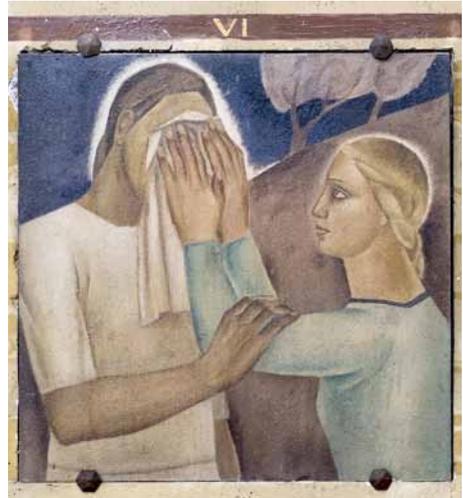
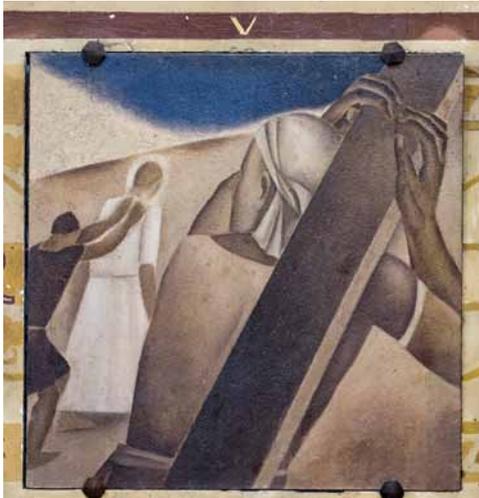
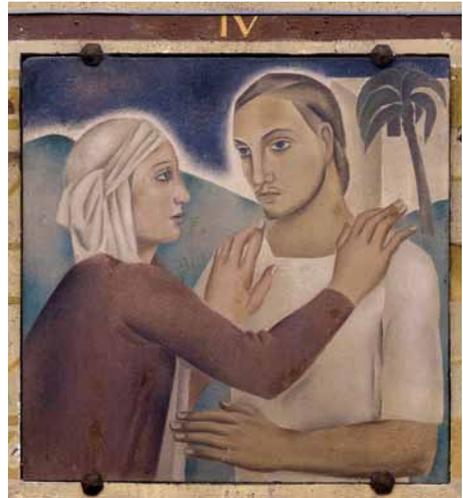
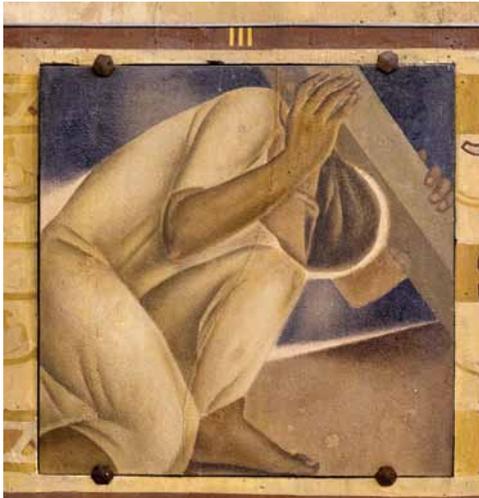
Evoluant dans un milieu propice aux arts, le jeune Jean rejoindra l'Académie Julian, célèbre Académie fréquentée par ceux qui s'appelleront ultérieurement: les Nabis. On y rencontre Maurice DENIS , Ker-Xavier ROUSSEL, Paul SÉRUSIER, Edouard VUILLARD ; ces mêmes peintres fonderont, en 1908, l'Académie RANSON.

Dès 1916 Jean BERQUE s'y inscrit et devient l'élève de VALLOTON, de Maurice DENIS mais surtout de SÉRUSIER avec lequel il restera lié.

Il fut également un des premiers membres de l'Union Rémoise des Arts Décoratifs (U.R.A.D., crée par Ernest KALAS.

Peintre de talent et illustrateur d'ouvrages, personnage très mondain, il défraye les chroniques par ses nus osés pour l'époque, ce qui lui vaudra une interdiction d'affichage.

Décédé le 27 avril 1954 il est enterré à La Celle-Saint-Cloud.

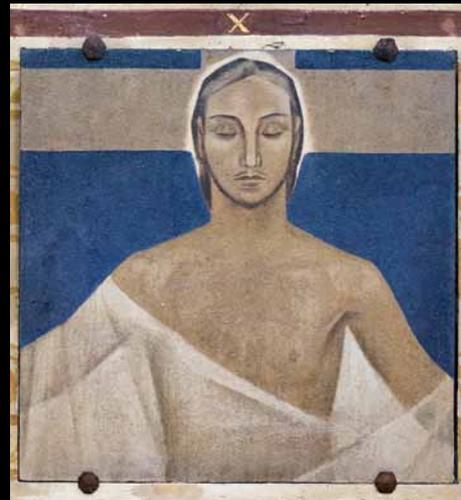
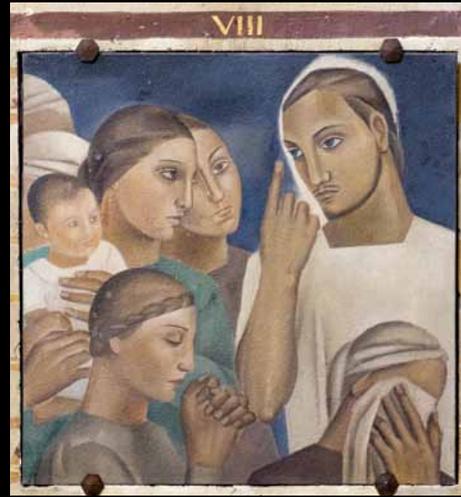
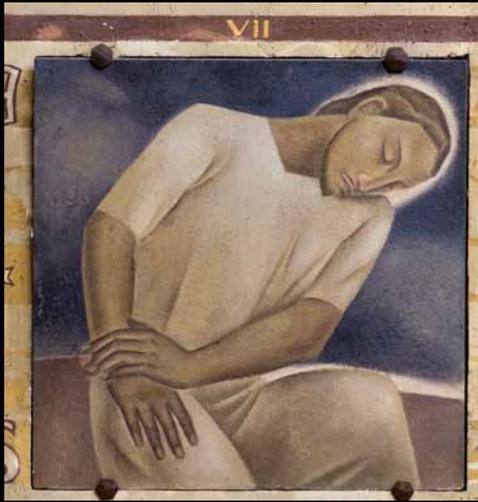


Station III
*Jésus tombe pour la
première fois*

Station IV
*Jésus rencontre sa
mère*

Station V
*Simon de Cyrène aide
Jésus à porter la croix*

Station VI
*Sainte Véronique
essuie le visage de Jésus*

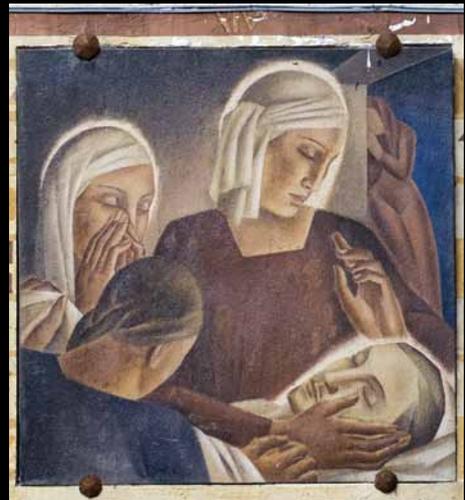
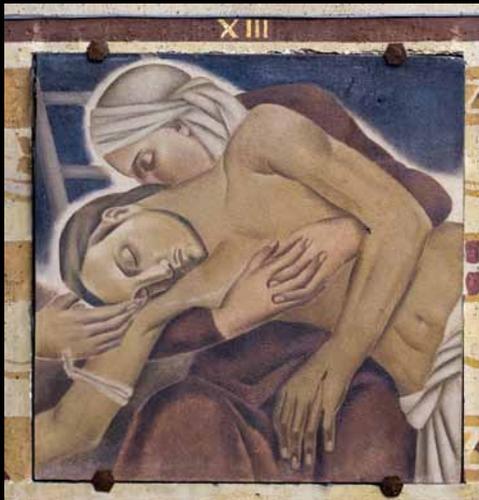
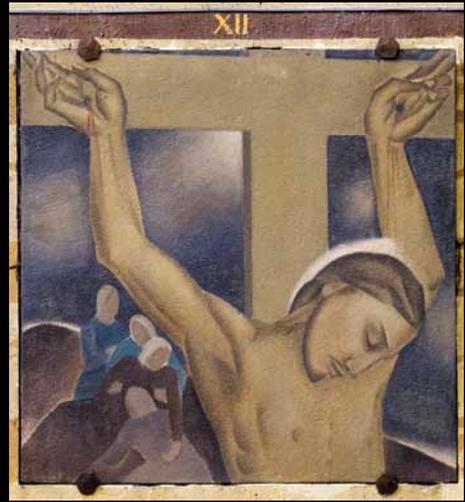
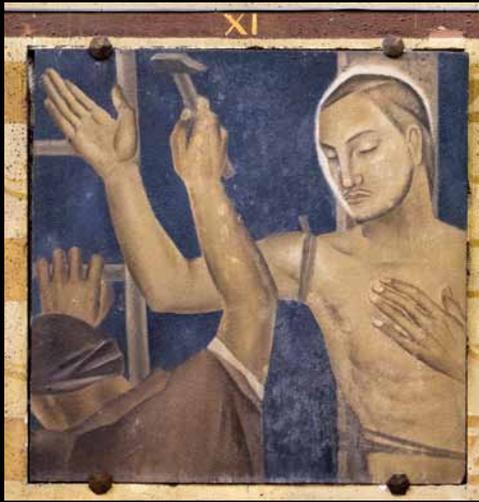


Station VII
*Jésus tombe pour la
deuxième fois*

Station VIII
*Jésus rencontre les femmes
de Jérusalem qui pleurent*

Station IX
*Jésus tombe pour la
troisième fois*

Station X
*Jésus est dépouillé de
ses vêtements*



Station XI
*Jésus est cloué à la
croix*

Station XII
*Jésus meurt sur la
croix*

Station XIII
*Jésus est détaché de la croix,
son corps est rendu à sa mère*

Station XIV
*Le corps de Jésus est
mis au tombeau*

Les verrières et les vitraux



René-Jules LALIQUE (1860-1945) réalise la vitrerie principale de l'église.

Né à Ay-Champagne, ce bijoutier talentueux et maître-verrier qui excelle en architecture, en peinture et en sculpture est un nostalgique de la Grèce antique où il puise ses modèles et références.

Georges CHARBONNEAUX entretenait une relation amicale avec René LALIQUE dont il était grand amateur des œuvres ; en cette période de renouveau de l'art sacré c'est donc tout naturellement vers lui qu'il s'adressa pour imaginer les verrières de cette église. Ses innovations techniques lui permettaient d'être le premier à mouler le verre dans de grandes dimensions, sa nouvelle usine de Wingen-sur-Moder en Alsace étant adaptée à ce type de réalisations (1921).

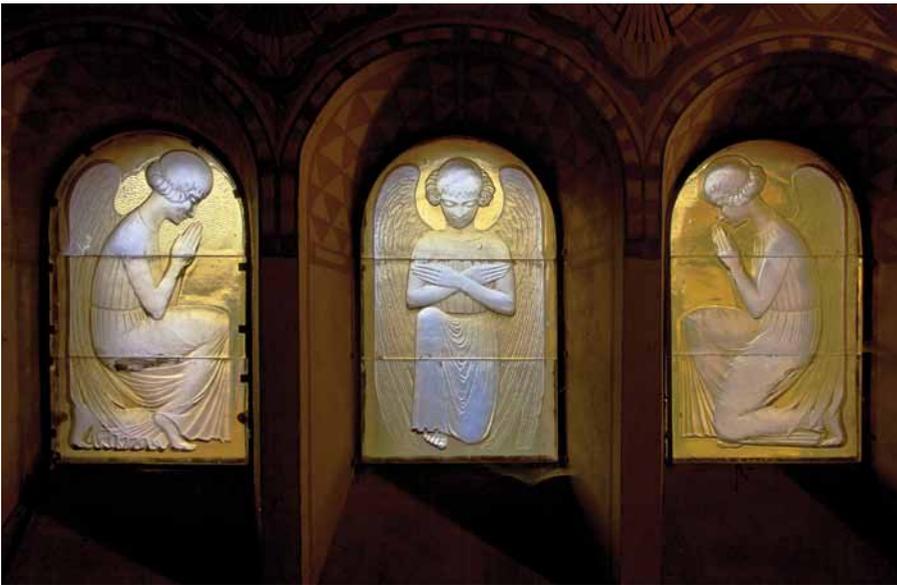
Maître en techniques verrières, LALIQUE sait également créer des effets esthétiques, le "satiné Lalique" (1926) et les verres opalescents. Il démontre l'intérêt architectural et artistique d'une technique industrielle modernisée du verre moulé, très ancienne technique manuelle retrouvée 1500 ans avant J.C.

Ce verre, il le moule, le presse, le grave, le sertit en utilisant la technique de la cire perdue ou le soufflage dans un moule. Technicien hors pair, il dépose de 1909 à 1936 quinze brevets, témoins de son extraordinaire inventivité (technique de fabrication, de systèmes de fixations, de fermeture...) et qui vont porter ses œuvres au panthéon du luxe et de l'esthétisme

Au sommet de son art, renommé par l'excellence de ses créations bijoutières et le goût qu'il met dans œuvres, LALIQUE va réaliser en 1926 le décor des baies de la nef et du transept de l'église Saint-Nicaise. Pour se faire, il procède en une coulée en 3 ou 4 éléments de verres moulés qui constituent les éléments décoratifs.

Lalique représente en motif unique des anges selon quatre dispositions, à genou à droite et à gauche, de face à genou et debout, bras en croix ou mains jointes. Ce travail particulier du verre dans une tonalité de jaune, rend subtile et profonde la sculpture des anges dont le chevelu souligne encore son goût pour l'art nouveau alors que l'aspect longiligne et hiératique de ceux-ci vient se confronter à la sensibilité alors en vogue des arts décoratifs mais en restant plus que jamais du Lalique !





Groupe de trois petits anges agenouillés

Le principe de répétition lié à la technique et le parti monochrome d'un matériau donnent au dessin figuratif un graphisme étonnement moderne.

Georges CHARBONNEAUX attachait beaucoup d'importance à la lumière, Lalique par ses créations va lui offrir une lumière diffuse qui traverse les verrières et nimbe l'église d'une grande douceur ; elle fait vibrer le décor des anges, elle joue avec la surface du verre tour à tour satiné et brillant et magnifie le relief des motifs.



R.J LALIQUE va également créer la lampe du Saint Sacrement en verre moulé monochrome translucide, en opposition de satiné et de brillant sous la forme de la colombe du Saint Esprit placée au dessus du Maître Autel. Cette forme inusitée pour la lampe nécessita une autorisation des autorités ecclésiastiques. Sa mise en place n'intervint qu'après la mort de G. CHARBONNEAUX qui ne l'a donc pas vue installée de son vivant.

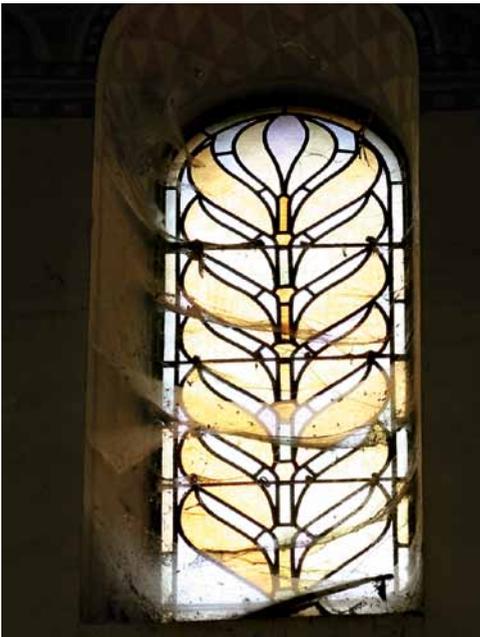
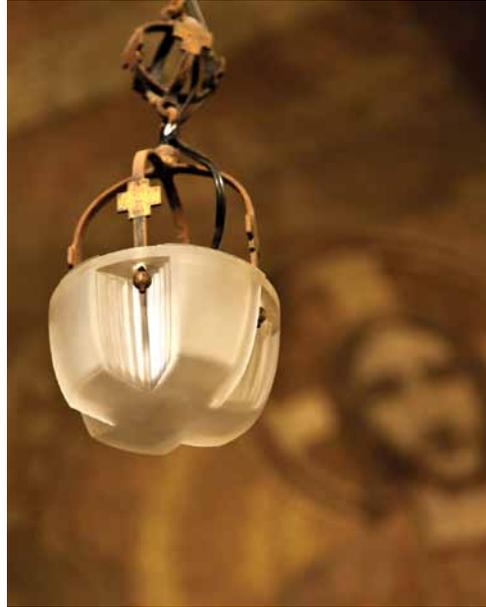


Colombe du Saint-Sacrement

Une cinquantaine de petites lampes liturgiques en verre moulé opalescent, en forme de croix grecque, également réalisées par LALIQUE diffusent une lumière d'appoint diaphane contribuant à créer un sentiment d'unité dans l'atmosphère de l'église .



Omniprésence de la croix grecque qui vient ici orner l'élément de suspension de chacune des lampes



Les vitraux de la tour lanterne à la croisée du transept sont de Jacques SIMON qui réalisa 16 Vitraux de verres blancs et jaunes sous plomb représentant un ornement floral de palmettes symbolisant les palmes du Martyre.

La statuaire

Elève des sculpteurs Michel-Louis-Victor MERCIER et Victor PETER, Roger de VILLIERS expose pour la première fois en 1910 au Salon des Artistes français. Après la première Guerre Mondiale au cours de laquelle il s'illustre brillamment, il participe de nouveau au Salon des Artistes français (1920 médaille de bronze, 1922 médaille d'argent, 1927 médaille d'or). Directeur de la section Sculpture des "Ateliers d'Art Sacré", il est l'auteur de très nombreuses oeuvres dont l'une des plus emblématiques est la "grande statue de la sainte Vierge", haute de 7,20m, réalisée pour le stand du Vatican pour l'Exposition Universelle de 1937. A la fin de sa vie, il crée une oeuvre grandiose : un chemin de croix, grandeur nature, qui va rejoindre, outre-Atlantique, l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, à Montréal.

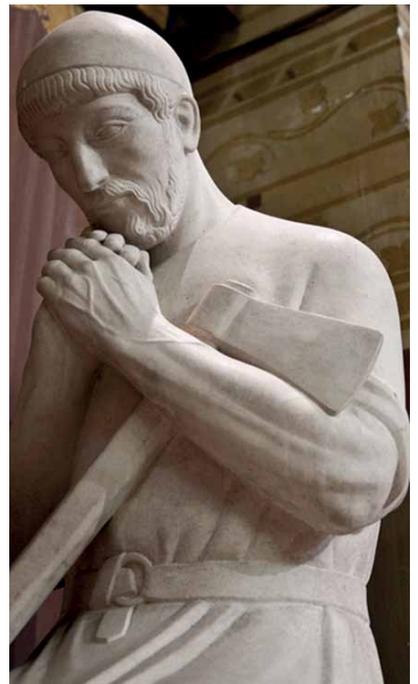
Roger de VILLIERS (1887-1958) avait sculpté un groupe composé de la Vierge agenouillée auprès du berceau de son fils posé au sol. Georges CHARBONNEAUX lui demanda de compléter cet ensemble en y adjoignant Joseph, l'homme, le père de famille, le travailleur qui sera représenté pour la circonstance avec la hache au creux du bras. Ainsi, l'esprit de la famille était-il affirmé, idée chère à Georges CHARBONNEAUX, représentation exemplaire pour les habitants de la cité-jardin.



La Vierge Marie



L'enfant Jésus



Saint Joseph



Le groupe, intitulé “Adoration de l’Enfant Jésus par la Vierge et saint-Joseph” se trouve à droite de la chapelle nord. L’Enfant-Jésus porte ses mains de chaque côté du visage, attitude rarement exprimée dans une nativité cependant que la douceur et la beauté simple de la Vierge provoque une émotion spontanée.

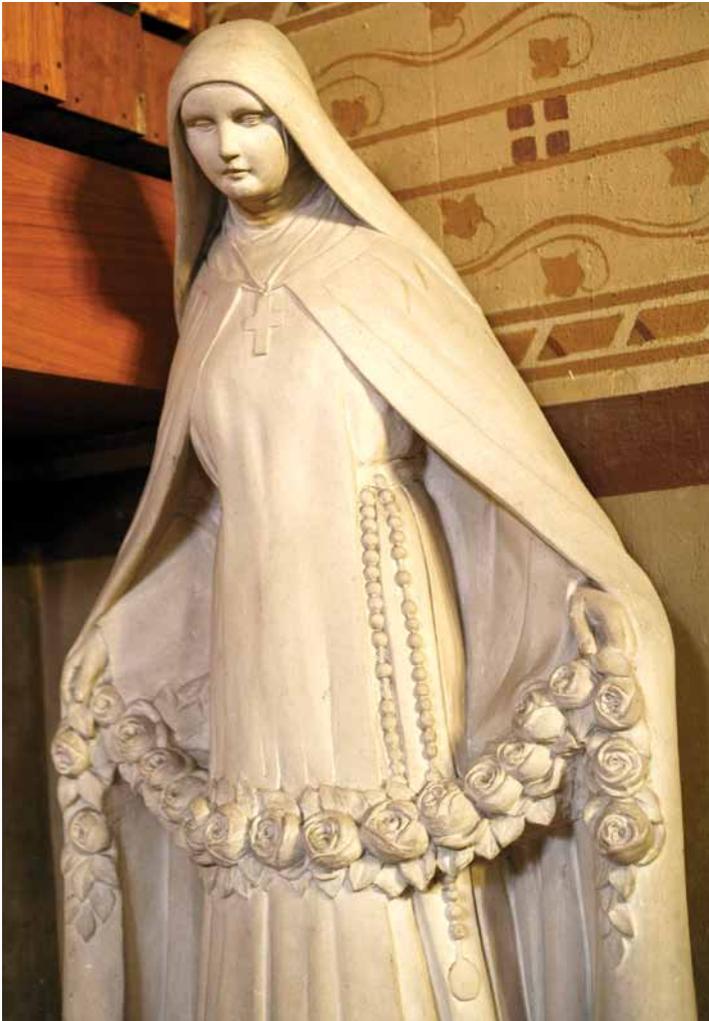
Emma, fille de Félix THIOLLIER et de Cécile TESTENOIRE-LAFAYETTE, a débuté son éducation artistique auprès du peintre lyonnais Paul BOREL.

Elle grandit dans un cercle artistique fécond puis rejoint Paris en 1892 pour étudier la sculpture dans l'atelier de FREMIET et de LANDOWSKI.

Sa carrière artistique débute dans les Salons à l'âge de 24 ans. En 1931, elle expose au Salon des Tuileries. C'est en 1934 qu'elle est sollicitée pour la décoration de l'église de la Cité du Chemin-Vert.

Personnage très attachant et au charisme saisissant, elle était animée d'une foi profonde qu'elle exprime dans son œuvre toute entière, profane ou religieuse.

Artiste engagée dans le sillage de l'Art Sacré (avec Georges DESVALLIERES



et Paul BUFFET), elle crée tympan, statues, croix, tabernacles, chemins de croix, portecierges ou peintures murales.

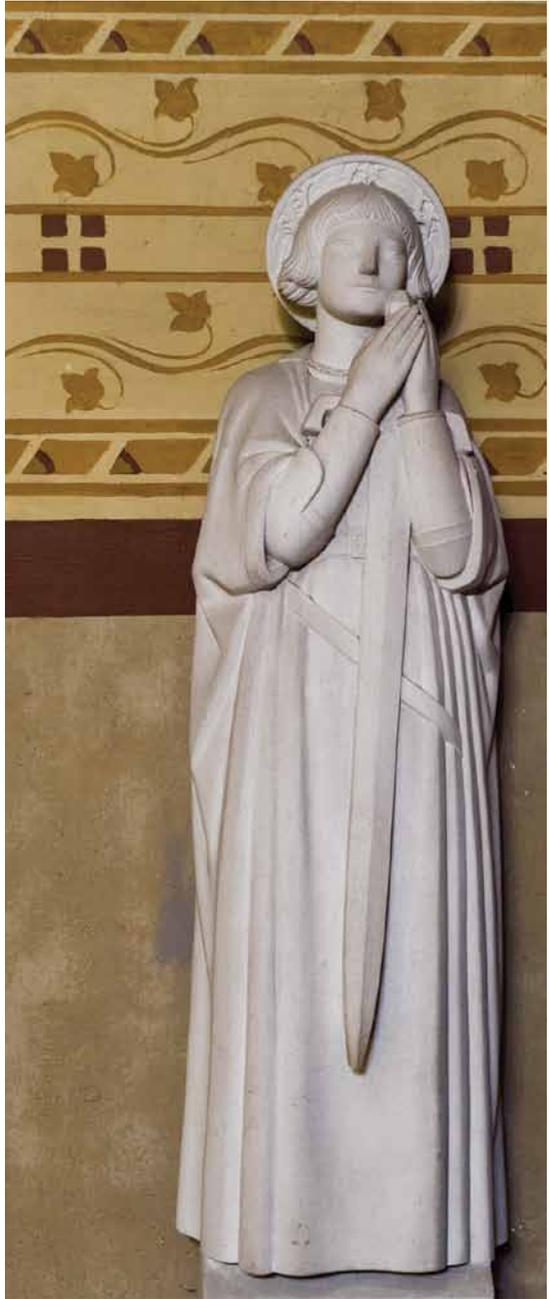
Emma THIOLLIER, qui a réalisé le tympan, sculpte sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, plus connue sous le nom de Sainte Thérèse de Lisieux, (béatifiée en 1923, canonisée en 1925) tenant son chapelet de roses. La statue est installée à gauche du chœur.

source du texte :

Christine Boyer-Thiollier

Roger de VILLIERS exécutera également la statue de sainte Jeanne d'Arc à droite dans le chœur. Canonisée en 1920, sainte Jeanne d'Arc est un sujet de premier plan dans la statuaire de l'après-guerre.

Roger de VILLIERS réalise là une œuvre exprimant à la fois la fragilité et la résolution de l'héroïne.



L'orgue

Doté de quelques 38 jeux et 2996 tuyaux, c'est un instrument digne d'une cathédrale. Ses trois claviers constituent autant de plans sonores : alors que le Grand-Orgue et le Positif répondent à une esthétique classique, le Récit expressif offre une ouverture sur le romantisme. Il est adapté à la musique contemporaine et jouit d'une bonne appréciation des nombreux interprètes qui y ont donné des concerts

L'orgue de 13 jeux construit en 1929 par le facteur alsacien RICKENBACH fut progressivement agrandi par son titulaire, Pierre ESCHENBRENNER, jusqu'en 1977. Le manque de fiabilité des composants utilisés dans le système de traction électropneumatique constitua la cause d'une reconstruction entreprise dès 1980 et qui s'acheva en 1987 lors d'une inauguration par Gaston LITAIZE au cours d'un concert mémorable.

Les travaux furent menés selon une organisation peu commune, alliant professionnels et amateurs bénévoles. La fourniture de sommiers neufs (*) et la restructuration de l'orgue furent confiés au facteur Erwin MULLER, aidé dans sa tâche par un harmoniste, Adrien MACIET. Par contre, tout le système de traction fut l'œuvre de bénévoles. Ce terme de "traction" désigne l'ensemble des moyens techniques situés entre les claviers et les soupapes permettant de faire vibrer les tuyaux sous l'effet du vent. Son point fort réside dans la conception de circuits logiques transistorisés. Ce système est dû à un technicien des télécommunications, lui-même organiste, Michel VENANT. De même, J.P. BIGORGNE, professeur de l'I.U.T. de Reims, conçut et fabriqua le combinateur. Cet apport bénévole représentant quelques 2500 heures de travail, l'économie réalisée sur le coût de la main-d'œuvre permit de compléter l'orgue de quelques jeux afin d'assurer l'équilibre sonore voulu.

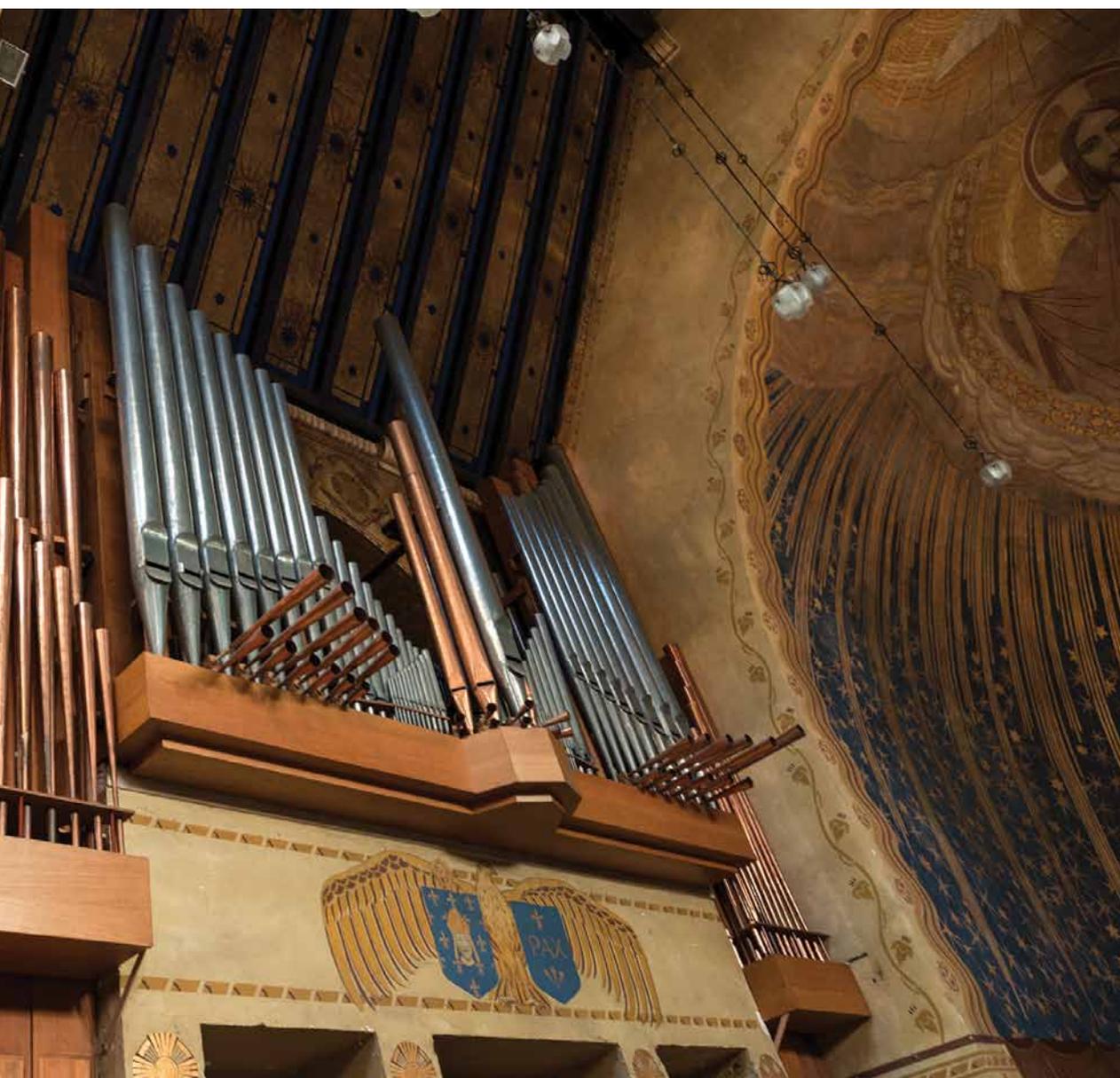
Une prouesse : pendant toute la durée de la reconstruction, jamais l'orgue ne fut interrompu si l'on excepte une dizaine de jours pendant la mise en place des nouveaux porte vents.

(*) *sommier*: meuble sur lequel sont posés les tuyaux et dont la fonction est de leur distribuer le vent

Source Michel VENANT



L'église
Saint-Nicaise
du Chemin-Vert

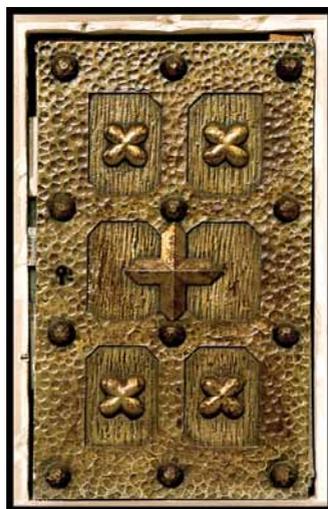


Les Ferronneries

Jean-Marcel AUBURTIN, est le créateur et le maître d'oeuvre de l'ensemble des éléments qui vont composer le mobilier liturgique. Il concilie les impératifs techniques avec les exigences de G. CHARBONNEAUX et de l'Abbé CROUTELLE, ce qui permettra la réalisation, grâce à l'entreprise BERGER-BOGARD, de la porte du tabernacle, du couvercle du baptistère, des ferronneries afférentes à l'autel et surtout des grilles de fermeture des chapelles, particulièrement remarquables par l'association du fer forgé noir rehaussé du laiton doré.



Détail du couvercle
des fonts baptismaux



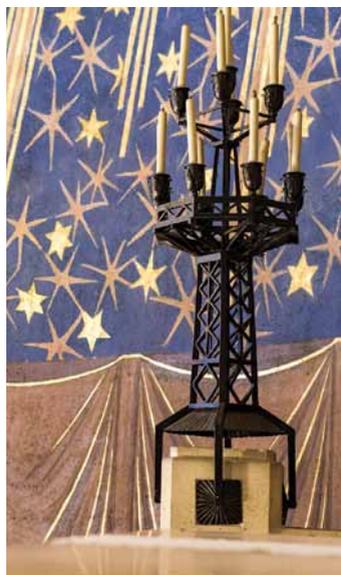
Porte du tabernacle de la
chapelle latérale sud



Grille de la chapelle
latérale nord



Bougeoir



Candélabre du
Maître-Autel



détail de candélabre du Maître-Autel

Le mobilier liturgique et les chaises

Le mobilier liturgique, les chaises et la montée de chaire sont de style art déco et prennent inspiration du motif de la croix. Ils ont été dessinés par l'architecte AUBURTIN. Les chaises sont au nombre de 480, toutes identiques, accolées les une aux autres en petites rangées, un motif de croix orne le dossier.



La chaire



*Chaises et
confessionnal*





Ostensorio contemporain de la nouvelle église

Les cloches et le carillon

En réponse au vœu formulé par Georges Charbonneaux, un carillon de 19 cloches fut installé en 1936, puis progressivement agrandi à 35 cloches en 1942. Son édification fut conduite selon un cahier des charges rigoureux en matière de justesse sonore, ce qui venait d'être rendu possible grâce aux travaux de son fondeur, Paccard, à Annecy.

La plus grosse cloche est un DO de 300 kilos ; son poids total est évalué à 1850 kilos de bronze. Le clavier comporte un manuel dit "à coup de poings" et un pédalier de 20 touches reprenant les notes les plus graves. Il a été inscrit en

2002, au même titre que l'orgue, à l'inventaire des monuments historiques.

Sa facture représente bien le savoir faire des fondeurs de cloches dans cette époque sise entre les deux guerres.

Soigneusement entretenu par Michel VENANT, le carillon de Saint-Nicaise se fait entendre régulièrement, en particulier lors de l'accueil et à la fin des concerts d'orgue.



Line Paoli au carillon de Saint-Nicaise

